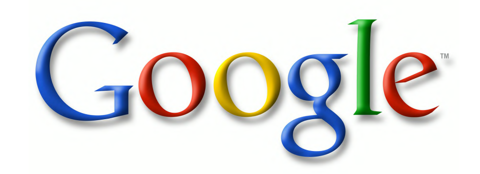
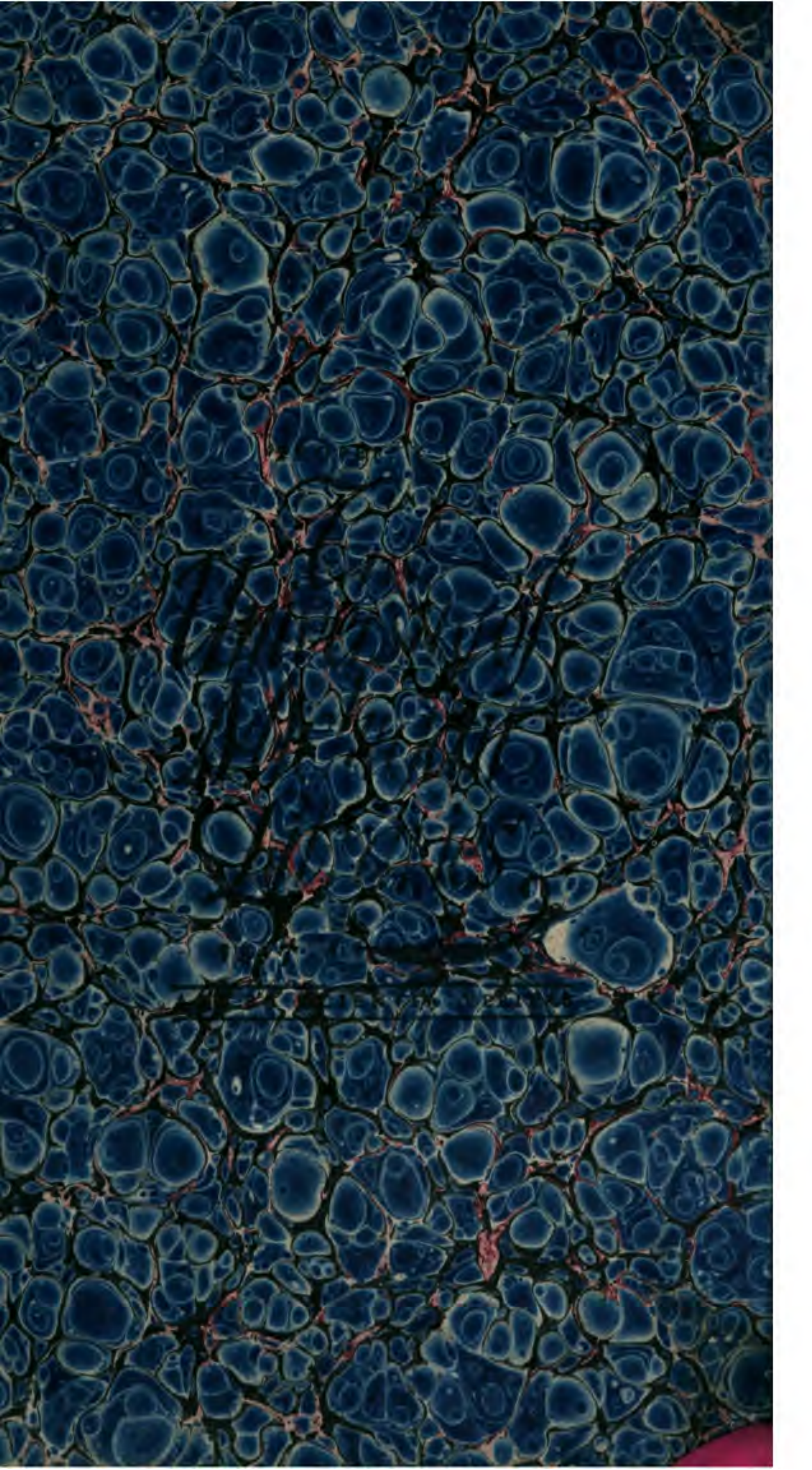
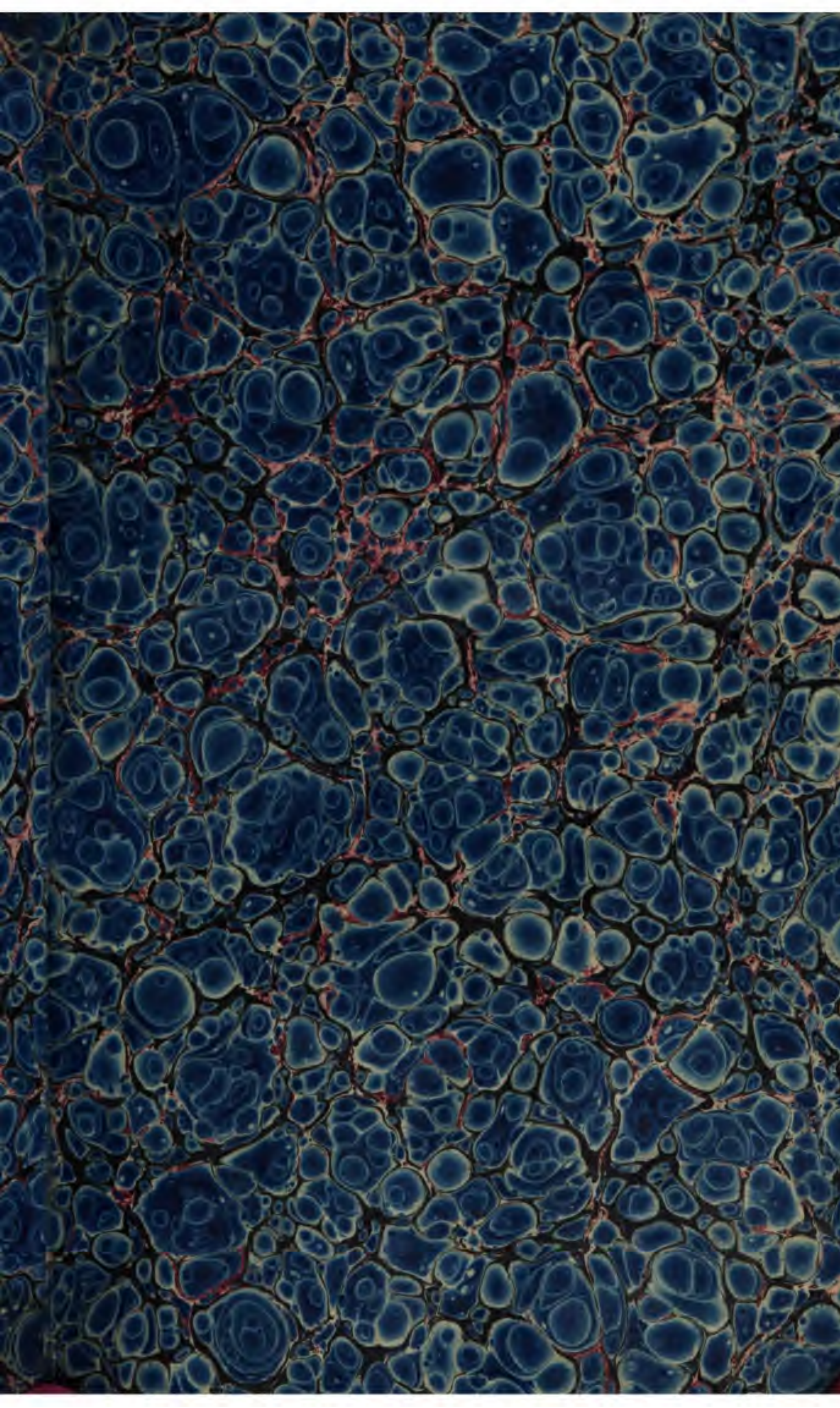
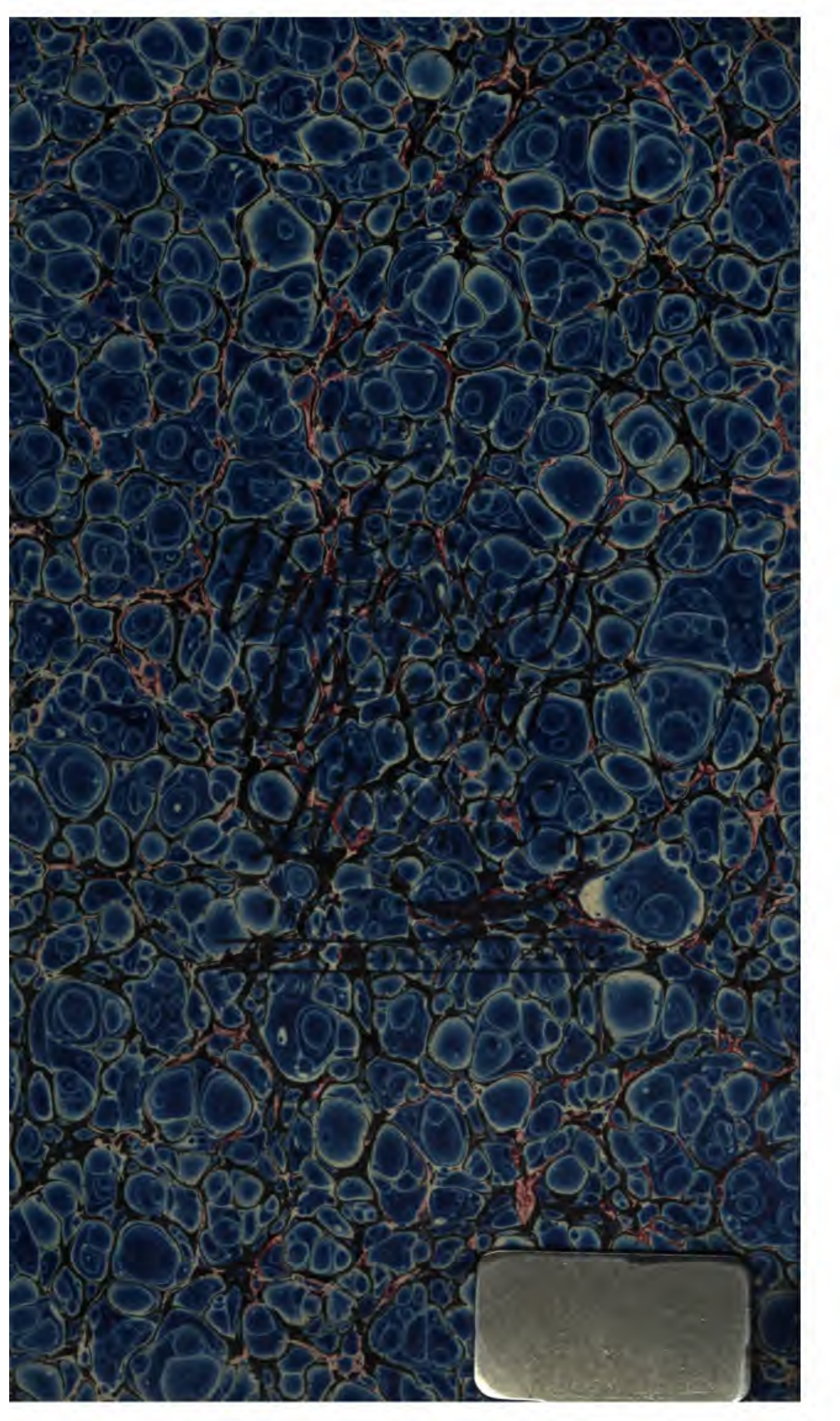
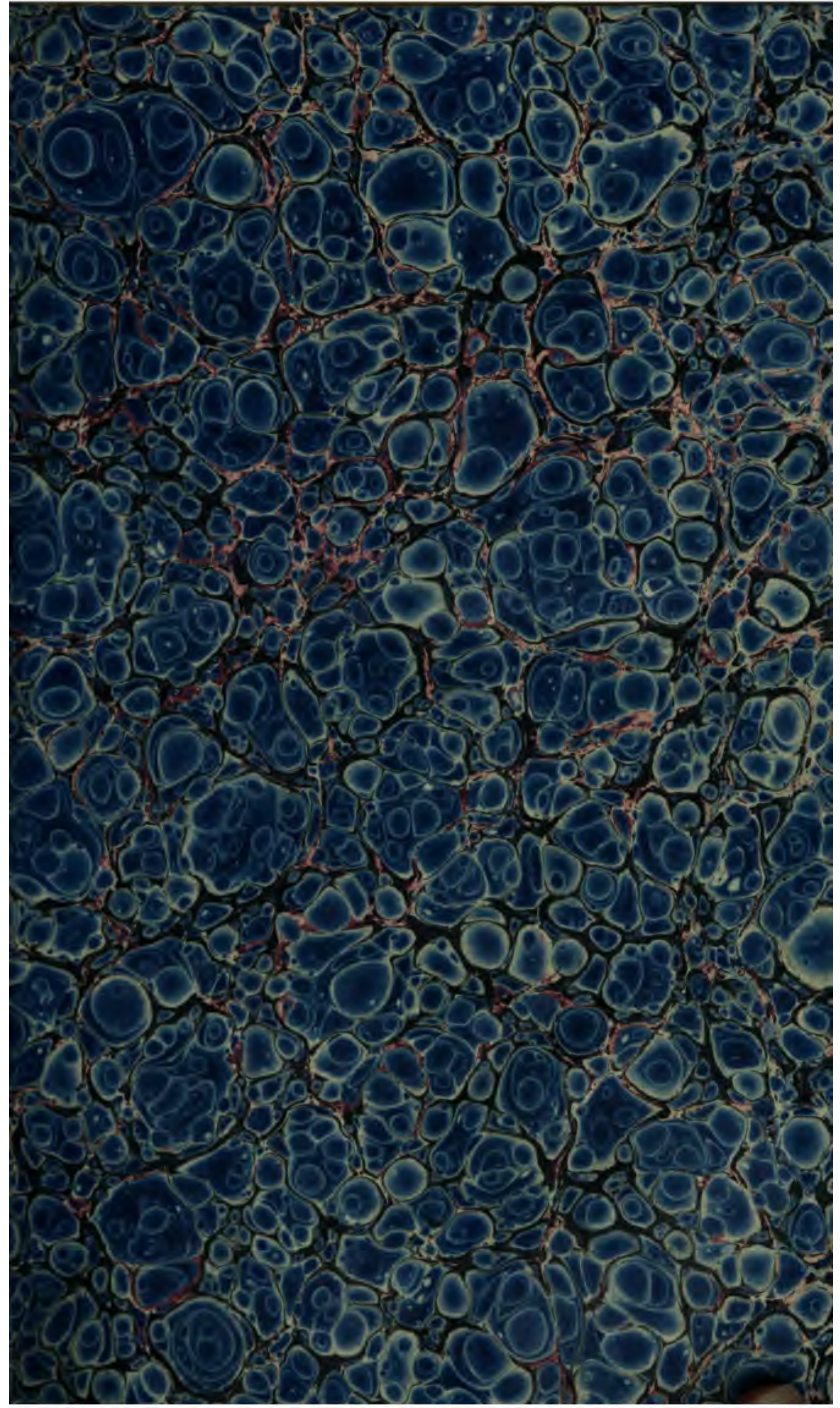












[redacted] pour

Senac de Meilhan.
Intendant de Hainaut.

# MÉMOIRES

## D'ANNE DE GONZAGUES,

## PRINCESSE PALATINE.

# ERRATA.

PAGE 15, ligne 7, *vives couleurs*, liſez *ſombres couleurs*.

Page 21, ligne 8, *de ces reſſentimens*, liſez *de ſes*.

Page 22, ligne 11, *le Comte Olivarès*, liſez *d'Olivarès*.

Page 36, ligne 11, *indiſcrète emportée*, liſez *indiſcrète, emportée, &c.*

Page 42, ligne 10, *pliſanteries*, liſez *plaiſanteries*.

Page 44, ligne 14, *des formes importantes*, liſez *impoſantes*.

Page 89, ligne 11, *ce nom ſi important*, liſez *ſi impoſant*.

Page 102, ligne 13, *plus chèrs*, liſez *plus chèr*.

Page 131, ligne 7, *facilité*, liſez *fatuité*.

Page 142, ligne 3, *Amant de Mademoiſelle de Chevreuſe*, liſez *de Madame*.

Page 165, ligne 3, *à M. de Rhodez*, liſez *à Madame de Rhodes*.

# MÉMOIRES

## D'ANNE DE GONZAGUES,

## PRINCESSE PALATINE.

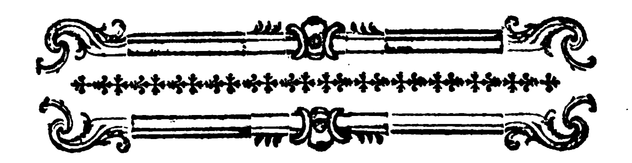
Gabriel Sénac de Meilhan



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXVI.



# AVERTISSEMENT
## DE L'ÉDITEUR.

JE me trouvois à portée, il y a quelques années, de l'Abbaye de . . . . . . & je fis connoiſſance avec l'Abbeſſe, Femme de beaucoup d'eſprit & d'une grande piété. Elle me montra des lettres originales de Paſcal, de Racine, & de Madame de Nemours. En nous entretenant de cette Princeſſe, elle me dit qu'elle avoit un manuſcrit qu'on

croyoit être de la Princesse Palatine. Le nom d'une personne aussi célèbre par son esprit, me fit desirer vivement d'en avoir communication. J'eus beaucoup de peine à le lire, tant il étoit mal écrit; j'y trouvai beaucoup de lacunes, des endroits rayés, & des pages, ou supprimées, ou égarées. Des mémoires qui concernoient des intrigues de Cour, intéressoient peu une femme qui ne lisoit que des livres de piété. L'Abbesse consentit à m'en faire présent, mais elle exigea de moi que, tant qu'elle

vivroit, ce manuſcrit ne ſortiroit pas de mes mains, & que je ne la citerois jamais, ne voulant, me dit-elle, pendant ſa vie, ni après ſa mort, que ſon nom fût mêlé dans les vains propos du monde. J'ai tenu ma parole; j'ai attendu qu'elle ne fût plus, pour publier cet ouvrage, qui m'a paru intéreſſant; &, fidèle à mes engagemens, je m'abſtiens de citer la perſonne de qui je les tiens. Une foule d'écrits, & ſur-tout les mémoires du Cardinal de Retz, ne laiſſent rien à deſirer ſur les évè-

nemens de ce tems ; mais l'ouvrage d'une perſonne illuſtre, qui a inſpiré la plupart des révolutions, conduit avec habileté les intrigues les plus compliquées, doit jeter un nouveau jour ſur le caractère, les motifs & les actions de ceux qui ont eu part aux révolutions. L'impartialité qui règne dans ces mémoires, & la ſincérité qui caractériſe la Princeſſe Palatine, les rendent encore plus précieux.

La Princeſſe Palatine étoit fille de Charles Duc de Man-

toue, & de Cathérine de Lorraine; elle épousa le Prince Édouard, Comte Palatin du Rhin, fils de Fréderic Électeur Palatin, & Roi de Bohême. Sa sœur Louise-Marie fut mariée à Ladislas Sigismond IV., Roi de Pologne. La Princesse Palatine mourut âgée de soixante & huit ans, en 1684, après avoir passé plusieurs années dans les plus austères pratiques de la Religion. Cette femme supérieure par son génie, qui avoit tant de capacité pour les affaires, & de talens pour le Gouvernement, ajoutoit foi

aux ſonges, & ſa converſion fut l'effet d'un rêve. Voici ce qu'en dit Boſſuet dans l'Oraiſon funèbre de cette Princeſſe. « Ce fut un ſonge admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le miniſtère des Anges, dont les images ſont ſi nettes & ſi démêlées, où l'on voit je ne ſais quoi de céleſte. Elle crut, c'eſt elle-même qui le raconte à un Saint Abbé: Écoutez, & prenez garde ſur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertiſſemens divins & la conduite de la grace: elle crut, dis-je,

que, marchant ſeule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge : elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naiſſance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident; il répondit qu'il étoit aveugle né : vous ne ſavez donc pas, reprit-elle, ce que c'eſt que la lumière, qui eſt ſi belle & ſi agréable, & le ſoleil qui a tant d'éclat & de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, & je ne puis m'en former aucune idée. Je ne laiſſe pas de croire, continua-t-il, qu'il eſt d'une beauté

raviſſante. L'aveugle parut alors changer de voix & de viſage, & prenant un ton d'autorité: mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choſes très-excellentes & très-admirables qui échappent à notre vue, & qui n'en ſont ni moins vraies, ni moins deſirables, quoiqu'on ne puiſſe les comprendre, ni imaginer. Par une ſoudaine illumination, elle ſe ſentit ſi éclairée, & tellement tranſportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi longtems, qu'elle ne put s'empêcher d'embraſſer l'aveugle, dont le

diſcours lui découvroit une plus belle lumière que celle dont il étoit privé ; &, dit - elle , il ſe répandit dans mon cœur une joie ſi douce & une foi ſi ſenſible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer. Elle s'éveilla là-deſſus , dit-elle , & ſe trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable ſonge, c'eſt-à-dire , tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire. Je me levai , pourſuivit - elle , avec précipitation : mes actions étoient mêlées d'une joie & d'une activité extraordinaires ; tout ce que je

lifois fur la Religion me touchoit jufqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la meffe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumé d'être : mais alors, dit-elle, il me fembloit fentir la préfence réelle de Notre Seigneur, à-peu-près comme l'on fent les chofes vifibles, & dont l'on ne peut douter. »

Pour achever de faire connoître les talens & le génie de la Princeffe Palatine, je me contenterai de citer ce que le Cardinal de Retz en dit dans

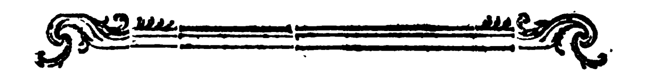
ſes Mémoires, & le portrait que trace Boſſuet de cette Princeſſe, dans ſon Oraiſon funèbre : quelque ſoit le rare aſſemblage de qualités qu'il renferme, quelque ſuſpectes que ſoient les Oraiſons funèbres, les faits & l'opinion impartiale & éclairée du Cardinal de Retz font voir que cet éloge n'eſt point exagéré.



# PORTRAIT

## DE MADAME LA PRINCESSE PALATINE, PAR LE CARDINAL DE RETZ.

MADAME la Princeſſe Palatine eſtimoit autant la galanterie, qu'elle en aimoit le ſolide. Je ne crois pas que la Reine Éliſabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un État. Je l'ai vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet, & je lui ai trouvé par-tout également de la ſincérité.



# PORTRAIT
## DE LA MÊME PRINCESSE,
## PAR BOSSUET,
### TIRÉ DE SON ORAISON FUNEBRE.

LE génie de la Princeſſe ſe trouvoit également propre aux divertiſſemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant, & ſans parler de la pénétration, ni de la fertilité infinie de ſes expédiens, tout cédoit au charme ſecret de ſes entretiens. . . . . . . . .
. . . . . . . . . Toujours fidèle

à l'État & à la grande Reine Anne ; on ſait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celui de tous les Partis, tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux Chefs des Partis juſqu'où elle pouvoit s'engager, & on la croyoit incapable de ſe tromper ni d'être trompée ; mais ſon caractère particulier étoit de concilier les intérêts oppoſés, &, en s'élevant au-deſſus, de trouver le ſecret endroit, comme le nœud par où on peut les réunir.

Tel eſt le portrait tracé par Boſſuet, & il eſt peut-être ſans exemple, que l'excès de la louange ne ſoit qu'une vérité hiſtorique.

# MÉMOIRES



# MÉMOIRES
## D'ANNE DE GONZAGUES,
## PRINCESSE PALATINE.

---

JE vous ai ſouvent entretenue, Madame, des troubles de la Régence. Votre eſprit curieux & obſervateur vous a portée à me faire mille fois des queſtions ſur les perſonnages qui ont paru ſur la ſcene à cette époque ; vous en avez connu pluſieurs qui ont été depuis à peine remarqués dans le monde, & vous

avez en vain cherché l'audace d'un Révolté dans l'empressement servile d'un Courtisan. Peu d'années ont produit cette révolution. De l'abattement où le Cardinal de Richelieu avoit réduit les esprits les plus remuans, on passa presque subitement à l'indépendance & à la révolte, & par une pente non moins rapide, on a passé ensuite à la soumission la plus profonde. Il n'est point d'autres causes à chercher à ces révolutions, que le caractère de ceux qui ont gouverné. La réputation de plusieurs de ceux qui ont joué un rôle du tems des dernieres guerres civiles, n'est plus qu'un ridicule pour eux ; le Cardinal de Retz lui-même n'y auroit pas échappé avec

toute la ſupériorité de ſon génie, s'il n'avoit pris habilement le parti de la retraite.

Croyez, Madame, ce que vous m'avez ſouvent entendu dire, que les hommes ne jugent rien d'après eux & d'après la véritable valeur des choſes. Les grandes qualités, les vertus déplacées excitent ſouvent le mépris, & ſont l'objet de la raillerie: l'expérience apprend qu'une grandeur démeſurée eſt auſſi près du ridicule qu'une extrême petiteſſe. Les vices les plus odieux, environnés des rayons de la faveur, ſont tolérés, & peuvent devenir à la mode; enſuite le ſuccès juſtifie tout, couvre tout.

Le Cardinal Mazarin a été l'objet de la haine publique, des arrêts l'ont proſcrit, on a mis ſa tête à prix, &, peu de tems après, des Princes ont épouſé, à l'envi, ſes Nièces; il a refuſé pour l'une, le Roi d'Angleterre; enfin, il a porté ſes regards juſqu'au Trône de France : Richelieu y auroit établi ſa Nièce; mais l'avidité, qui avoit fait entaſſer tant de tréſors à Mazarin, ne pouvoit s'allier, dans le même homme, avec l'audace qui auroit mis à profit la paſſion du Roi.

Je vous parle ſans partialité; tous les évènemens que j'ai à vous retracer ſont loin de moi, & la plupart des Acteurs ſont morts. Je ſuis

comme les Héros des Champs Élisés, retirée du monde; je ne suis plus, en quelque sorte, qu'une ombre; & le souvenir de ce que j'ai vu, n'est corrompu par aucune passion.

Je vais vous exposer les événemens dont j'ai été témoin, & surtout ceux où j'ai eu quelque part, avec la sincérité que vous me connoissez, & qu'on a toujours reconnue en moi. C'est peut-être à cette qualité seule que j'ai dû quelques succès, dans un tems où tous ceux qui se jetoient dans la négociation s'applaudissoient de leurs artifices. J'ai employé ce que j'avois de lumières à bien discerner les intérêts des per-

ſonnes avec leſquelles je traitois, à écarter ce que l'amour propre, ce que le deſir d'un petit ſuccès particulier, nuiſible ſouvent au véritable, met de confuſion dans les affaires; je développois nettement mon opinion, je convenois de mon intérêt, j'établiſſois le dégré & le genre de mes attachemens; enfin, je traçois la ligne que je devois & voulois ſuivre; je déterminois le point fixe où je m'arrêtois, & que rien ne me feroit paſſer; la ſincérité étoit pour moi le fil d'Ariane, il me faiſoit ſortir heureuſement du labyrinthe de l'intrigue.

Je fus deſtinée au cloître dès mon enfance, ainſi que ma ſœur Bene-

diſte. Mon père qui aimoit avec paſſion la Princeſſe Marie, ma ſœur aînée, vouloit tout ſacrifier à l'agrandiſſement de ſa fortune. Il nous mit de bonne heure au couvent, & il preſcrivit de ne rien négliger pour nous inſpirer le goût de la vie religieuſe : je ſecondai quelque tems ſes intentions, il ſe flatta que je ne paroîtrois jamais dans le monde, & qu'il pourroit, ſuivant ſes affections, réunir toute ſa fortune ſur ma ſœur Marie.

J'étois dévote dès l'âge de douze ans, & citée comme un exemple de ferveur. Une ame active qui éprouvoit le beſoin d'un grand intérêt, un cœur tendre & ſenſible qui cherchoit

à s'attacher, me faisoient desirer avec ardeur de consacrer ma vie entière à Dieu. Les pratiques les plus dures de la vie religieuse, les macérations, les austérités, les jeûnes avoient pour moi des charmes, & je voyois arriver avec une joie extrême les jours de la Semaine Sainte. Jamais le monde ne m'a offert, dans les plus agréables jours de ma vie, des plaisirs aussi vifs, & qui ayent pénétré aussi avant dans mon ame, que les jeûnes & les austérités du Vendredi Saint. Je dérobai un jour à une Religieuse malade une discipline & un cilice; je m'enfermai aussi-tôt dans ma chambre, & je me mis tout en sang. Je me trouvai d'une importance extrême à mes yeux après cette belle

opération ; il me sembloit que j'avois des droits incontestables à la palme du martyre ; j'aspirois au moment où je pourrois m'enchaîner par des vœux éternels : mais vous le dirai-je ? au milieu de tant de ferveur, j'étois importunée souvent de doutes ; mon esprit se refusoit à croire, tandis que mon cœur étoit entraîné à aimer ; je chassois les pensées qui pouvoient ébranler ma croyance, comme l'ouvrage du démon ; elles revenoient sans cesse, les objections se présentoient en foule, & je ne pouvois être convaincue avec toute les dispositions possibles pour l'être. Dans ces momens quelquefois je me disois : qui suis-je, pour avoir des doutes & des incertitudes ? pourquoi

ne croirois-je pas ce que les Arnaud & tant d'autres Hommes ſupérieurs croient avec ſoumiſſion ? Ces réflexions diſſipoient pour un inſtant mes doutes, & mon imagination achevoit l'ouvrage ; elle me rendoit ſenſible ce qui répugnoit le plus à ma foible raiſon ; elle faiſoit diſparoître ma vie entière comme un ſonge fugitif, & me tranſportoit dans une éternité de délices, achetée de quelques foibles privations. Pluſieurs années s'écoulèrent ainſi entre des doutes paſſagers que je me ſuis ſouvent reprochés comme un égarement de ma jeuneſſe, & une ivreſſe ſoutenue. Un événement imprévu vint tout-à-coup changer toutes mes idées.

Les préférences qu'on accordoit à la Princeſſe Marie avoient excité dans mon cœur une ſecrette envie, & même une diſpoſition à la haine; je portois ſans ceſſe ma ſœur à confeſſe, & les cilices n'avoient rien de ſi piquant que ſes dédains pour moi, que la ſupériorité dont je la voyois jouir par l'aveuglement de mon père. J'avois un jour dîné avec Madame de la Châtre, Abbeſſe du couvent de Faremouſtier, elle m'avoit comblé de careſſes, les charmes de la vie religieuſe m'avoient été vantés, elle m'avoit attaqué par la dévotion, & même par la vanité, en me montrant la perſpective de lui ſuccéder. Je vous obſerverai que rien ne paroît plus brillant, plus

important à une penſionnaire, que le gouvernement de la maiſon; les objets frappent ſenſiblement ſur des organes neufs. Un Berger diſoit que s'il étoit Roi, il garderoit ſes moutons à cheval : une jeune perſonne ne voit rien par de-là l'autorité qui agit ſur elle depuis ſon enfance.

On vint demander Madame de la Châtre; elle me laiſſa dans ſa chambre pour venir enſuite reprendre ſa converſation. Une lettre étoit ſur ſa cheminée : je reconnus l'écriture de Madame de Guiſe, & la tentation me vint de la lire. Cette lettre contenoit des exhortations à l'Abbeſſe de ne pas ſe prêter aux inſtances de mon père, de bien examiner ma

vocation, enfin de ne pas abuſer de ma jeuneſſe par des ſéductions, pour m'engager à me faire Religieuſe. Madame de Guiſe déploroit l'aveuglement de mon père, qui le portoit à ſacrifier deux filles à la fortune de l'aînée. Elle ajoutoit qu'elle me connoiſſoit, que je n'étois pas faite pour le cloître: l'ardeur extrême de mon zèle, diſoit Madame de Guiſe, devoit en faire prévoir la courte durée. Je remis la lettre à ſa place; & au lieu d'attendre l'Abbeſſe, je courus m'enfermer dans ma chambre. La rage étoit dans mon cœur; pluſieurs circonſtances, qui ne m'avoient pas frappée juſques-là, vinrent ſe préſenter à mon eſprit: je fus éclairée à

l'inſtant, & je démêlai tout ce qu'on avoit employé pour me ſéduire. C'étoit pour ma ſœur qu'on vouloit m'engager à me faire Religieuſe; voilà ce qui me déſeſpéroit. C'eſt pour embellir ſon idole, me diſois-je, c'eſt pour la mettre dans une élévation où elle s'attire tous les regards, que mon père veut me dépouiller. La haine & la jalouſie firent crouler en un inſtant l'édifice de l'Amour divin, & je me trouvai deux jours après auſſi dégoûtée du Couvent & des Religieuſes, que la femme la plus diſſipée : je ne ſongeois plus qu'à paroître avec éclat dans le monde. Le propre de l'imagination eſt d'élever & de détruire à ſon gré : la

ſoi me manquoit alors, & ma dévotion n'étoit que l'enthouſiaſme d'un eſprit ardent. Tout ce qui ne tient pas au ſentiment ou à la raiſon, n'a rien de ſolide; & il eſt facile à l'imagination de peindre des plus vives couleurs, ce qu'un inſtant auparavant elle avoit embelli des plus rares ornemens. Je ne me donnai pas la peine de cacher mes nouvelles diſpoſitions. Toute la Communauté fut ſurpriſe; on fut alarmé, ſcandaliſé; l'Abbeſſe fut humiliée d'avoir manqué ſon ouvrage; elle me prodigua les careſſes, les reproches: tout fut inutile. Je déclarai nettement que je ne ſerois jamais Religieuſe. Les perſécutions de l'Abbeſſe

ne me laiſſoient plus aucun repos; je demandai, pour m'y ſouſtraire, à quitter Faremouſtier, & à me retirer à Avenay auprès de ma ſœur Benediᶜte, qui venoit d'en être nommée Abbeſſe. J'aurois été heureuſe avec elle, ſi je ne m'étois ſentie attriſtée du ſacrifice qu'elle avoit fait, & auquel j'avois échappé. Je déplorois chaque jour cette victime, immolée à l'ambition de ma ſœur. Ma haine en redoubla pour elle.

Le Duc de Mantoue mourut, cet événement me fit ſortir du couvent; & peu de tems après, j'eus à pleurer la mort de ma ſœur Bénédiᶜte,

diĉte, dont le ſouvenir me ſera éternellement cher.

Ma ſœur Marie étoit plus belle que moi; quoique je ne fuſſe ni ſans beauté, ni ſans agrémens, elle avoit plus d'éclat. Elle fixa l'attention des hommes, & acquit de la célébrité par ſes charmes. Le grand Ecuyer Cinq-Mars, brillant de tous les dons de la nature, à la fleur de ſa jeuneſſe, favori de ſon maître, devint amoureux d'elle. La vanité, peut-être, entroit pour beaucoup dans cet attachement. Epouſer une Princeſſe de Maiſon ſouveraine, & ſe trouver allié à tous les Princes de l'Europe, étoit pour Cinq-Mars, à peine Gentilhomme, un avantage auquel il ne

ſembloit pas qu'il pût aſpirer. Il le ſentoit, & vouloit, par des dignités, combler l'intervalle. La fortune de Luynes n'avoit rien qui fut au-deſſus des prétentions de M. le Grand. Il demandoit d'être fait Duc & Pair, & l'épée de Connétable ne paroiſſoit pas devoir lui manquer, ſi le Roi continuoit à l'aimer. Ma ſœur, entraînée par ſon goût, ſéduite par l'éclat de ſa faveur, auroit volontiers conſenti à l'épouſer. Elle fut obligée de me mettre dans ſa confidence, & nous étions dans celle des projets de Cinq-Mars. M. de Thou n'étoit pas plus coupable que nous. Le Grand Ecuyer auroit été dans toute autre poſition, un fat inſupportable; mais la fatuité n'eſt autre

chose que la présomption déplacée; & que ne pouvoit pas présumer de lui & de son étoile, un jeune homme qui se trouve à vingt ans Grand-Écuyer de France & Favori? Tout conspiroit à l'enivrer. Son lever étoit comme celui du Roi, ou du Cardinal. Deux cens Gentilshommes le suivoient chez le Roi, & il surpassoit tous les Courtisans par la magnificence de ses habits, la noblesse & le charme de sa figure, & les agrémens de ses manières. Les femmes se jetoient à sa tête, les Ministres étoient à ses ordres, & en étoient traités avec légèreté. Le Cardinal l'aimoit; ensuite il le craignit & le ménagea. Comment résister à tant de séductions, &

avoir à cet âge une conduite ſage & meſurée ? Cinq-Mars, flatté de l'éclat qui l'environnoit, étoit rebuté du prix dont il falloit l'acheter. Dégoûté de Louis XIII, le plus ennuyé des hommes, le plus défiant, le plus confiant ; les heures qu'il paſſoit avec ce Monarque, étoient pour lui des ſiècles, & ſon impatience éclatoit ſouvent. Il partoit de S. Germain après le coucher, & venoit paſſer quelques heures avec ma ſœur. J'étois en tiers dans leur converſation. Il nous confioit ſes dégoûts & ſa haine contre le Cardinal ; il le contrefaiſoit d'une manière plaiſante dans ſes rendez-vous d'amour avec Marion de l'Orme. Nous l'exhortions à ſupporter

les langueurs du Roi, & à ménager le Cardinal. Il promettoit; mais la vivacité de son caractère l'empêchoit de se plier à l'humeur du Roi. Les séductions de ses flatteurs lui persuadoient qu'il pouvoit tout entreprendre; enfin les ennemis du Cardinal profitoient de ces ressentimens, pour l'éloigner encore davantage de ce Ministre. Il ne garda plus de mesures, lorsque le Cardinal l'empêcha d'être fait Duc & Pair; il perdit l'espérance d'épouser ma sœur, & une grande dignité. Enfin, ce qui touchoit le plus un homme présomptueux & habitué aux succès, il éprouvoit un dégoût qui faisoit connoître que sa faveur étoit subordonnée à l'ascendant du

premier Miniſtre. Il prit des liaiſons dès-lors avec tous les mécontens ; il eut un parti, & le Cardinal trembla pour ſa place, & même pour ſa vie. Qui ſait ce qui ſeroit arrivé, ſi M. le Grand avoit pu ſe réſoudre à s'ennuyer quelques heures, enfin ſi l'étoile du Cardinal n'eût pas fait, comme par miracle, tomber entre ſes mains une copie du traité avec le Comte Olivarès? On n'a jamais ſu comment cet écrit, qui décida du ſort du Cardinal, & de la vie de Cinq-Mars, étoit venu à ſa connoiſſance; M. le Grand ſe ſeroit trouvé, ſuivant toute apparence, le maître du Roi & du Royaume ; il auroit raccommodé le Roi avec le Duc d'Orléans; il

auroit épouſé ma ſœur, & conſervé le plus grand crédit pendant la régence. Vous ſavez que, dès que le Roi fut parti de Paris, les projets du Grand Ecuyer éclatèrent; le Cardinal étoit inſtruit, mais n'avoit point de preuves : il ne tarda pas à en acquérir. Ma ſœur écrivit plusieurs fois à Cinq-Mars, que ſon intrigue étoit connue, qu'elle faiſoit l'entretien du public. Il lui écrivit, en réponſe, cette lettre, dont j'ai gardé la copie, & qui eſt la dernière qu'elle en ait reçue : vous ſerez peut-être bien aiſe de la lire.

« Ne ſoyez point inquiète, ma
» chère Princeſſe, le Roi & l'ar-
» mée ſont pour moi; mon ennemi

» m'a cédé le terrain, & l'abatte-
» ment de ſes partiſans eſt ex-
» trême. J'ai paſſé hier deux heures
» au chevet du lit du Roi; vous
» auriez été contente de moi, &
» je l'ai été infiniment de la ma-
» nière dont il m'a traité; il m'a
» fait, je vous aſſure, très-bonne
» chère; il m'a appellé ſon cher
» ami; il a ſoupiré, jeté des pro-
» pos en l'air, en me diſant qu'il
» étoit bien malheureux, qu'on
» le tourmentoit, & qu'on ſe fai-
» ſoit trop valoir. Ah! Sire, lui
» ai-je dit, & preſque les larmes
» aux yeux, que votre état me
» touche, & qu'il me ſurprend,
» en ſongeant que vous êtes le
» maître! Si vous daigniez vous en

» rapporter à moi, Votre Majeſté
» demain n'auroit plus rien qui la
» gênât. Cher ami, m'a-t-il répondu,
» ne précipitez rien. Je ne puis rien
» ménager, quand il s'agit de l'in-
» térêt de mon maître, ai-je ré-
» pondu : Votre Majeſté a de fideles
» ſerviteurs, permettez-moi de leur
» parler. Le Roi s'eſt retourné, &
» m'a dit, d'une voix attendrie : Bon
» ſoir, faites pour le mieux; mais
» ne commettez point d'impru-
» dence. Jugez, ma chère Prin-
» ceſſe, ſi je ne ſuis pas autoriſé
» à tout entreprendre, & ſur-tout
» avec un but auſſi glorieux que
» celui qui m'anime. Conſervez
» vos bontés à votre plus paſſionné
» ſerviteur ».

La fin tragique de Cinq-Mars vous eſt connue dans tous ſes détails, je ne m'étendrai pas davantage ſur ce triſte ſujet.

J'eus des ſuccès à mon entrée dans le monde, qui excitèrent la jalouſie de ma ſœur Marie, qui me pardonnoit auſſi peu de partager l'attention, que ſa fortune. Après la cataſtrophe de Cinq-Mars, obligées d'être enſemble dans la même maiſon, de voir les mêmes perſonnes, nous avions l'air d'être unies; mais dans le fond nous étions dans un état de rivalité & de haine; le beſoin de confidence rapprocha encore une fois ma ſœur de moi. Elle ſe prit de paſſion pour un jeune

Italien, & c'eſt le ſeul homme qu'elle ait véritablement aimé; la vanité n'entroit pour rien dans ce ſentiment, elle auroit ſacrifié à cet amant les couronnes dont les Devins rempliſſoient ſon imagination. Comme elle ne pouvoit le voir ſeule, la néceſſité la fit avoir recours à moi. L'envie de plaire n'étoit plus auſſi vive, auſſi générale chez elle, depuis que ſon cœur avoit un objet d'affection; c'étoit encore une raiſon pour que je lui fuſſe moins déſagréable.

Son Amant étoit parent d'une Dame d'honneur qui nous accompagnoit; nous avions mille occaſions de le voir; & pour échapper

aux yeux de sa parente, il avoit l'air également empressé auprès de moi, & de ma sœur.

Je ne sais où cette intrigue auroit pu conduire la Princesse Marie; il ne pouvoit être question de mariage avec un homme fort inférieur, quoique de bonne Maison. L'inégalité du rang ne l'effrayoit pas, & elle trouvoit un charme de plus dans le sacrifice des plus grands avantages; elle cherchoit dans l'histoire, des exemples de Princesses qui avoient épousé des Gentilshommes; & un jour que je la trouvai lisant avec une attention extrême, elle me donna le livre, en me disant avec un air triomphant:

Lisez, ma sœur; c'étoit un passage de je ne sais quelle histoire, qui rapportoit le mariage de Catherine de France, veuve d'un Roi d'Angleterre, avec Owen Tydor, simple Chevalier du pays de Galles. Elle me cita aussi une fille de Philippe le Long, qui avoit épousé un Gentilhomme. Nous passions en ce tems les jours & les nuits à lire des romans; ma sœur écrivoit des lettres, qui n'auroient pas été déplacées dans Cyrus. Mais, ô mortelle affliction! l'Italien fut rappellé dans son pays; ma sœur fut au désespoir; si son Amant eût été plus hardi, je crois qu'elle auroit consenti à un enlèvement; dans l'ivresse où elle étoit, une chaumière

lui auroit paru un lieu de délices, avec l'objet de ſa paſſion. . . . . *

* Il y a ici une lacune conſidérable.

Je reviens au tems où je parus à la Cour; elle étoit fort triſte: le Cardinal faiſoit ſurveiller indécemment la Reine, & la perſécutoit avec une eſpèce d'acharnement. Il étoit le maître de la France, & l'arbitre de l'Europe. Tout plioit devant lui; la renommée de ſes talens, jointe à une autorité ſans bornes, le rendoient un objet de culte. On a vu des Princes étrangers ne lui pas diſputer le rang qu'ils refuſoient à Monſieur, & dire qu'ils cédoient non au Cardinal, non au premier Miniſtre, mais au plus grand homme de l'Europe. Etoit-ce la crainte qui cherchoit à ſe cacher ſous l'admi-

ration? Cela peut-être; mais il eſt beau de fournir un pareil prétexte. Les Grands, les Princes le haïſſoient & cabaloient contre lui; mais il ne ſe paſſoit pas d'années, que quelques-uns n'en fuſſent la victime. Le Comte de Soiſſons avoit ſeul ſu ſe ſouſtraire à ſon autorité, & la braver; il avoit rejeté avec dédain la main de Madame d'Aiguillon, que Richelieu avoit oſé offrir à Monſieur. Retiré à Sedan, il étoit le centre des intrigues & des entrepriſes contre le pouvoir & même la vie du Cardinal; les mécontens ſe ralliaient ſous ſa banière. Nous allions quelquefois à la Cour, la Reine nous traitoit avec bonté, & nous parloit de ſes cha-

grins avec amertume & dépit. Un jour ma ſœur louoit ſes mains & ſa gorge, qui étoient aſſurément admirables; la Reine lui répondit, en montrant ſa gorge, M. le Chancelier penſe ſans doute comme vous, car il n'a pas tenu à lui d'y toucher; ce Magiſtrat avoit pouſſé l'audace juſqu'à lever ſon mouchoir, pour voir ſi elle n'y avoit pas caché des lettres du Roi d'Eſpagne, ou du Cardinal Infant. La Reine me donnoit des préférences marquées ſur ma ſœur, mon eſprit & mes manières ſembloient lui convenir davantage; & c'eſt à cette époque, que, dans divers entretiens, je jetai, ſans y ſonger, les fondemens

fondemens de la confiance qu'elle m'accorda depuis.

Il n'y avoit pas grande presse pour faire sa cour à une Reine sans crédit, & dont la faveur ne pouvoit être que dangereuse. Lorsque sa grossesse fut décidée, elle se flatta qu'elle seroit plus considérée, & la naissance d'un Prince sembloit devoir lui donner du crédit. Le Cardinal qui s'apperçut qu'elle avoit une plus grosse cour, fit si mauvais visage à ceux qui s'empressoient auprès d'elle, que bientôt elle retomba dans la plus grande solitude. Il entroit certainement du dépit dans la persécution que lui faisoit éprouver ce Ministre; il

avoit du penchant à aimer la Reine ; & si elle se fût donné la peine d'user des plus petits ménagemens envers lui, il l'auroit laissé jouir d'un grand crédit. Le Cardinal, qui savoit la manière dont elle nous traitoit, nous entretenoit souvent de ses préventions contre lui ; il se répandoit en éloges de sa personne, & regrettoit, disoit-il, de n'avoir pu vaincre son antipathie ; il protestoit qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût disposé à faire pour gagner ses bonnes graces : & je me souviens qu'un jour, en nous tenant ces propos, les larmes lui vinrent aux yeux. Il avoit l'art de répandre des larmes ; & cette facilité lui avoit été reprochée par la Reine Mère,

qui en avoit été long-tems la dupe. Il m'a toujours paru certain qu'il avoit un goût très-vif pour la personne de la Reine, qui étoit infiniment agréable. Accoutumé à voir tout fléchir devant lui, à entendre des flatteries qui surpassoient celles dont on berce les Rois, il ne pouvoit supporter aucune résistance, & encore moins la raillerie; la Reine ne l'épargnoit pas avec le petit nombre de ses confidentes: quelque fidélité que cette Princesse eût lieu d'attendre d'elles, tout ce qu'elle disoit revenoit au Cardinal; c'étoit un Dieu pour la puissance; il en avoit encore cet attribut de tout pénétrer. Rien ne lui étoit caché; les plus indifférentes conver-

ſations des perſonnes élevées, lui étoient rapportées & envenimées. Il récompenſoit magnifiquement les plus petits ſervices & les plus légères marques d'attachement : le Cardinal avoit ſeul le pouvoir de faire du bien. On ſentira, d'après cela, qu'il ne devoit pas y avoir de fidélité inacceſſible à ſes ſéductions, ou à la crainte qu'il inſpiroit. La Reine, indiſcrète emportée par caractère, & par une fierté qui lui préſentoit comme humiliation la néceſſité de ſe modérer, étoit chaque jour expoſée à de nouvelles tracaſſeries; & dans certains momens d'abattement, elle redoutoit tout de la foibleſſe d'un Roi, qui avoit ſacrifié ſa mère, & du Miniſtre qui avoit ſu le porter à cette barbarie envers elle.

Sa Cour étoit devenue une eſpèce de Couvent, & j'en fis la réfléxion. Un jour le Cardinal lui donna une très-belle collation à Ruel ; la petite Cour de la Reine reſſembloit à des penſionnaires en récréation ; Madame d'Aiguillon faiſoit les honneurs avec le Cardinal ; elle louoit la Reine, & lui vantoit l'attachement de ſon oncle; je m'efforçois d'engager la Princeſſe à répondre avec bonté aux empreſſemens de Madame d'Aiguillon ; mais j'eus beau faire des ſignes, prendre la parole pour elle, l'averſion perçoit dans ſes regards & ſon geſte, quoiqu'elle fût enchantée de la fête & de l'amuſement de cette journée, comparée aux autres. Le Roi étoit jaloux. Il

croyoit beaucoup de coquetterie à la Reine, & le Cardinal fortifioit cette opinion, eſpérant que, fatiguée des perſécutions qu'elle avoit à éprouver, elle auroit recours enfin à lui. Au goût qu'il avoit certainement pour elle, ſe joignoit l'inquiétude de l'avenir; le Roi étoit d'une mauvaiſe ſanté, & ſa mort pouvoit laiſſer le Miniſtre en proie au reſſentiment de la Reine. Je ne doute pas, au reſte, que, malgré les droits de la Reine à la Régence, elle ne ſe fût trouvée forcée de dépendre de Richelieu; il avoit des places fortes, les Généraux étoient aſſervis à ſes volontés, & lui devoient leur fortune; une foule de créatures attachées à ſon ſort,

des trésors en sa disposition, un ascendant victorieux sur les esprits, l'habitude des grandes affaires, un courage au-dessus de tous les obstacles, rendoient la puissance de Richelieu inébranlable dans toutes les circonstances. Mazarin, avec toute son habileté & ses ruses, ne pouvoit lui être comparé. Je me bornerai à faire une réflexion. Dans quelque époque de sa vie que Richelieu eût succombé, il auroit laissé l'idée d'un grand homme : si Mazarin, dans vingt circonstances, eût été abandonné de la Reine, il n'auroit emporté aucune réputation, & le ridicule auroit inondé la plupart de ses actions. La constance de la Reine a

fait tout le ſuccès de Mazarin : Richelieu ſe ſoutenoit par le ſeul aſcendant du génie.

Les quatre ou cinq ans, qui s'écoulèrent avant la régence, ont peut-être été les plus heureuſes de ma vie. Sans ſoins domeſtiques, pour leſquels j'ai toujours eu de l'averſion ; exempte des paſſions qui ont ſemé de quelques fleurs, bientôt fanées, un chemin difficile & dangereux ; loin de l'agitation des affaires, je paſſois mon tems à m'inſtruire, à converſer avec des gens d'eſprit ; on nous recevoit avec diſtinction à l'Hôtel de Rambouillet ; ma ſœur y cherchoit des conquêtes, & moi, le ſuccès de l'eſprit, de préférence à tout. Le Cardinal lui-même prenoit part

aux dissertations qu'on y faisoit sur la Poésie & sur l'Amour ; souvent il abandonnoit les affaires de l'Europe, pour décider une question de sentiment. Je me souviens qu'un jour Mademoiselle de Scudéry nous raconta qu'elle avoit vu un homme, épris du plus violent amour, qui étoit obligé de quitter, pour quelque tems sa maîtresse ; que cet Amant passionné à l'excès lui avoit parlé de ses peines avec des expressions si touchantes, que les larmes lui en étoient venues aux yeux, & qu'elle en avoit encore le cœur oppressé ; il m'a parlé, dit-elle, du bonheur d'être aimé, d'une maniere ravissante. Le Duc d'Enghien prit la parole, & dit que cet homme n'ai-

moit pas bien vivement, qu'il n'étoit que perſonnel. Un véritable Amant dit-il, doit être plus occupé de ſon amour, que des ſentimens qu'il inſpire. Cette réflexion nous frappa; Chapelain & Voiture s'éleverent contre; M. de Montauzier & Mademoiſelle Dangennes applaudirent à la diſtinction du Prince; l'Abbé de Boiſrobert fit des pliſanteries à ſa manière; on s'étonna qu'un jeune Prince, qui ne paſſoit pas pour ſenſible, diſtinguât auſſi habilement ce qui tenoit à l'amour propre; je me ſouviens que je lui dis: « votre eſprit fait en vous l'office du cœur, il vous tient lieu de tout, & vous devinez ce qu'on doit ſentir. » Cette thèſe acquit beaucoup de célébrité,

par le nom de celui qui l'avoit ſoutenue. Le Cardinal en eut connoiſſance, & il donna un grand dîner à Ruel, à tous ceux qui avoient diſputé pour & contre à l'Hôtel de Rambouillet : on apporta de grands fauteuils, le Cardinal fit aſſeoir ma ſœur comme préſidente de l'aſſemblée, & tout le monde ſe mit en rang avec toute la gravité qu'on pourroit apporter dans un conſeil où ſeroit agité le deſtin d'un Empire. Le Duc d'Enghien expoſa ſon ſentiment; Mademoiſelle de Bourbon, depuis Ducheſſe de Longueville, combattit ſon opinion, & Mademoiſelle de Scudéry plaida enſuite, comme Avocat-Général. Le Cardinal recueillit les voix. Quand ce

fut à mon tour d'opiner, je me déclarai pour le sentiment du Duc d'Enghien, que j'appuyai de distinctions subtiles sur la tendresse, que je regarderois aujourd'hui comme du galimathias. Mon opinion l'emporta, & le Duc d'Enghien fut aussi flatté de son triomphe que de sa plus brillante victoire. Je fus fort caressée par le Cardinal, qui avoit été dès le premier moment entraîné par le sentiment du Duc d'Enghien. Vous vous étonnerez peut-être des formes importantes, & de l'appareil que donnoit le Cardinal à cette assemblée; mais c'étoit l'esprit du tems, & le sien particulièrement en amour. Ce génie sublime qui balançoit les destinées des Empires,

qui portoit un regard d'aigle ſur les plus grands intérêts, qui ſe décidoit avec tant d'audace, qui ſuivoit avec tant de conſtance ſes projets, n'étoit plus le même lorſqu'il diſſertoit; il ſe montroit alors pédant & formaliſte. Retiré à Avignon, il avoit traité de l'amour divin, en métaphiſicien ſubtil, il raiſonnoit de même ſur l'amour profane. Un autre auroit paru ſouverainement ridicule; mais tant de gloire environnoit ſa vie, tant d'éclat & de grandeur étoient répandus ſur ſes moindres actions, qu'on regardoit comme le délaſſement d'un eſprit occupé de choſes ſublimes, ces pédanteſques & collégiales diſſertations ſur l'objet qui en comporte le moins.

Vous attendez, ſans doute, que je vous parle de l'aventure la plus intéreſſante de ma vie, & dont le récit peut être embarraſſant. Ma répugnance à tracer un évènement qui a fait long-tems mon malheur, qui a laiſſé dans mon cœur une plaie profonde, cède en ce moment au plaiſir de vous ouvrir mon ame toute entière, de ne rien vous déguiſer de mes fautes & de mes erreurs. Loin de prétendre à ne me montrer à vous que ſous le côté favorable, je me plais à vous expoſer le mal & le bien qui ſe trouvent en moi : ce ſera à vous de juger lequel des deux l'emporte.

Je puis dire avec vérité que mon cœur ſeul m'a fait commettre des

fautes. Nos ſentimens prennent la trempe de notre caractère ; je n'ai pas été foible, mais paſſionnée à l'excès pour M. de Guiſe : vous jugez bien que c'eſt de lui que je veux parler. Dans le calme où je me trouve aujourd'hui, ſans prévention & ſans reſſentiment, je vais vous tracer ſon portrait.

M. de Guiſe avoit la figure, l'air & les manières d'un Héros de roman, & toute ſa vie a porté l'empreinte de ce caractère. La magnificence régnoit dans toute ſa perſonne & dans tout ce qui l'entouroit; ſa converſation avoit un charme particulier ; tout ce qu'il diſoit, tout ce qu'il faiſoit, annonçoit un homme

extraordinaire. L'ambition & l'amour le dominoient. Ses projets, à force d'être vaſtes, étoient chimériques; mais avec un nom auſſi illuſtre, une valeur héroïque & un peu de bonheur, rien n'étoit au-deſſus de ſes eſpérances. Il avoit ce don de ſe faire aimer de tous ceux à qui il avoit intérêt de plaire, qui ſembloit être le partage de tous les Princes Lorrains. Il étoit léger dans ſes attachemens, inconſtant dans ſes projets, précipité dans l'exécution. Voilà ſes qualités & ſes défauts.

La parenté uniſſoit nos deux Maiſons, & c'étoit un motif de nous voir ſouvent. L'état eccléſiaſtique qu'il avoit embraſſé, ne permit

pas

pas d'abord de lui ſoupçonner aucunes vues ſur ma ſœur ni ſur moi. Il paroiſſoit ſe plaire également avec l'une & l'autre; mais je vous avouerai que, ſans projet, ſans ſonger à l'avenir, ſans avoir interrogé mon cœur, j'éprouvois quelque ſecrette jalouſie, lorſque je le croyois voir empreſſé auprès de ma ſœur. J'obtins inſenſiblement la préférence, & la Princeſſe Marie, dont le cœur étoit occupé, loin d'être fâchée, plaiſantoit de ſes empreſſemens pour moi. Souvent il nous donnoit des violons & des fêtes qui avoient l'air de la féerie. Un ſoir nous revenions de Poiſſy par la forêt de Saint-Germain, & nous trouvâmes une partie du bois éclairé de mille lanternes

de papier de diverſes couleurs & une tente ſuperbement décorée au milieu d'une de ces allées. Des Chevaliers, armés de toutes pièces, nous invitèrent à deſcendre & à nous arrêter. M. de Guiſe étoit dans la tente, où nous trouvâmes une collation ſuperbe toute prête, & les violons du Roi. Je remarquai, dans pluſieurs endroits de la tente, des emblêmes, qui tous étoient l'expreſſion d'un ſentiment qu'on s'efforce de cacher, mais qui ne peut plus être contenu. Le ton paſſionné avec lequel il me parla, m'embarraſſoit à cauſe de la préſence de ma ſœur, dont je craignois les plaiſanteries, & j'éprouvois une émotion qui m'éclaira ſur mes ſentimens.

Sa passion se montra à découvert peu de tems après, par ses manières empressées, son assiduité & sa jalousie : il en fit enfin l'aveu à ma sœur, & lui confia le dessein qu'il avoit formé de quitter l'état ecclésiastique pour m'épouser, s'il pouvoit se flatter de ne m'être pas indifférent. La Princesse Marie se chargea de m'en parler.

L'Archevêque s'est enfin expliqué, me dit-elle. Je rougis à ce début; mais loin de chercher à m'embarrasser, elle m'exhorta à avoir toute confiance en elle; depuis quelque tems, & avant moi peut-être, elle avoit découvert mes sentimens; ma franchise ne me

permit pas de feindre, & je lui avouai que j'aimois M. de Guise, & que j'avois bien peu d'espérance...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

Il aura, me dit-elle, des gouvernemens, des pensions; enfin, elle chercha à nous servir avec zèle.

Outre les obstacles que je viens de vous dire, Madame de Guise en faisoit naître qui paroissoient insurmontables; elle s'opposoit avec obstination à ce que M. de Guise quittât l'état ecclésiastique, dans lequel les plus grandes dignités lui étoient assurées, pour faire un mariage plus que médiocre du côté

* Il manque ici plusieurs lignes.

de la fortune. On ne peut ſe figurer le déſeſpoir où cette oppoſition le réduiſit ; vingt fois il voulut ſe tuer à mes pieds : touchée de ſa douleur qui alloit juſqu'à l'aliénation, entraînée par mon propre penchant, je lui fis une promeſſe de mariage, & je reçus la ſienne, écrite de ſon ſang : enfin, il faut tout vous dire, je m'échappai de Paris, & déguiſée en homme, j'arrivai à Beſançon, où je pris le nom de Princeſſe de Guiſe.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . * J'appris qu'il y faiſoit ſa cour à une femme qui lui prodiguoit ſes faveurs pour le retenir dans ſes fers. Jamais, je crois, on

* Il y a ici deux ou trois pages d'égarées.

n'éprouva une plus violente révolution. Je me voyois perdue de réputation, pour avoir ajouté foi aux promesses les plus sacrées. Un couvent paroissoit le seul asyle où je pouvois ensevelir mes égaremens. Mon aventure étoit l'entretien de toute l'Europe, & en y songeant depuis, je me suis surprise cent fois, m'étonnant moi-même d'avoir pu reparoître dans le monde avec quelque considération.

Vous voyez avec quelle sincérité je m'explique : je devois être perdue à jamais. La réputation revient quand on est jeune ; les fautes s'oublient avec le tems qui efface tout ; mais il faut être soutenu par des amis puissans, être dans une cer-

taine élévation, & me ſera-t-il permis de le dire ? il eſt néceſſaire d'avoir quelques qualités qui attirent l'eſtime.

J'étois mille fois plus affligée de la perte que je faiſois, & de la perfidie dont on payoit la plus vive tendreſſe, que de tous les vains propos du monde; je partis à l'inſtant pour Paris, ſans écrire même à celui qui me trompoit ſi cruellement. Je m'éloignai du monde en arrivant, & pour me ſouſtraire aux regards de la malignité, & pour m'enſevelir dans ma douleur. Une maladie dangereuſe fut l'effet de tant d'agitations, & mon état m'attira l'intérêt du Public. On me plaignit; j'échapai

au mépris par la vérité & la force de ma paſſion. Mon humeur changea; mon ame reſta comme flétrie, les plus noirs preſſentimens la rempliſſoient; je ne pouvois, ſans treſſaillir, entendre prononcer le nom de M. de Guiſe; il me ſuffiſoit de rencontrer ſes livrées pour être triſte le reſte de la journée.

J'ai fait, j'en conviens, une grande imprudence: mais qui ſe ſeroit attendue à être auſſi cruellement, auſſi promptement trompée? La Princeſſe Marguerite de Lorraine s'eſt évadée comme moi, déguiſée comme moi, pour aller joindre Monſieur, le plus foible, le plus volage des hommes. Elle a été plus heureuſe,

parce que Monſieur, pour la première fois de ſa vie, a eu une volonté ferme & conſtante.

Le tems calma mes douleurs; la diſſipation, les plaiſirs, les affaires en ont ſuſpendu le ſouvenir, ſans l'effacer. Je n'ai jamais vu ſe marier des perſonnes qui s'aimoient, ſans faire un triſte retour ſur moi-même. Mon cœur n'a pas reſté inſenſible; mais en m'interrogeant, j'ai ſenti que la premiere impreſſion avoit été la plus forte. Il eſt dans le premier ſentiment, un charme, une ſurpriſe agréable, qu'on n'éprouve plus. L'extrême jeuneſſe, à qui tout eſt nouveau, donne ſeule des émotions qu'on ſe flatte en vain

de faire renaître. On dort à tous les âges ; mais il eſt un calme, une légéreté, une fraîcheur, qui ne ſe trouvent que dans le ſommeil de la jeuneſſe : il en eſt de même de nos ſentimens.

Le Roi s'affoibliſſoit de jour en jour, & la Cour de la Reine devenoit plus nombreuſe. Les regards étoient fixés ſur elle. Tous ceux qui avoient ſouffert pour ſes intérêts, tous ceux qui étoient mécontens du gouvernement actuel, croyoient avoir des titres à la faveur, ſous un nouveau regne. Le Cardinal Mazarin careſſoit tout le monde. Il étoit humble dans ſes diſcours, ſans aucun faſte extérieur; & pa-

roiſſoit plutôt deſirer de reſter dans le Conſeil, que prétendre à y dominer. Celui qui, dans ce moment, auroit regardé comme poſſible qu'il fût le maître du Royaume, auroit paſſé pour un fou. Si le Cardinal Mazarin n'eût pas été Eccléſiaſtique, jamais il n'auroit gouverné. Chavigny avoit plus d'eſprit, plus de connoiſſance des affaires : il étoit dans tous les rapports bien plus propre à l'adminiſtration du Royaume.

La Reine avoit affectionné l'Évêque de Beauvais ; cette amitié paſſa comme celle d'une jeune fille qui ſe marie pour ſes anciennes camarades. Il ſe montra ridicule & inca-

pable, & le Cardinal attira vers lui toute l'autorité, sans qu'on s'en doutât en quelque sorte. Je ne tardai pas à m'appercevoir aux manières de la Reine, qu'il étoit plus avant dans ses bonnes graces qu'on ne le croyoit. Il ne s'étoit point fait d'ennemis sous le regne précédent, où il n'avoit eu que du crédit & point de puissance. L'incertitude de sa situation, celle de la santé du Roi & du Cardinal l'avoient porté à ménager la Reine. Chavigny étoit odieux à cette Princesse. Châteauneuf étoit rédouté par son ambition, la hauteur de son caractère, & ses liaisons avec la Duchesse de Chevreuse : si quelqu'un devoit gouverner, c'étoit lui ; rien ne lui man-

quoit; lumieres, expériences, eſprit du monde & des affaires, manège de Cour, l'art de ſe faire des créatures. Il avoit toutes les qualités néceſſaires pour occuper la première place; mais une réputation éclatante, lorſque les hommes ont le tems de réfléchir, nuit plus que les grands défauts; il faut que des événemens imprévus & ſoudains élèvent les gens d'un mérite ſupérieur, ſans quoi chacun ſonge à n'avoir pas un rival qui l'embarraſſe & obſcurciſſe ſon mérite. M. de Châteauneuf étoit trop conſidérable pour n'être pas le premier du Conſeil, dès qu'il y ſeroit entré. C'eſt encore un inconvénient que d'être annoncé pour tenir trop d'eſpace. Le Cardinal Mazarin pro-

fita & de la haine qu'inſpiroit Chavigny, & de la crainte qu'on avoit de Châteauneuf. Il ſembloit ne tenir ſa ſupériorité dans le Conſeil, que de ſa dignité de Cardinal ; on ne le voyoit point établi dans le Royaume, & il faiſoit croire qu'il ne deſiroit que de retourner en Italie, après avoir établi le calme au dehors.

La Reine parloit peu de lui dans les commencemens, ne le louoit que ſur ſa douceur ; & cette modération me parut dire plus de choſes que l'enthouſiaſme le plus vif. Je le dis à M. de Senneterre; il ſe moqua de moi. Le Cardinal Mazarin, me dit-il, eſt néceſſaire par la connoiſ-

ſance qu'il a des affaires du dehors; mais ignorant les formes & les uſages du Royaume, comment voulez-vous qu'il ſuccède au Cardinal de Richelieu? il a des manières ridicules, il eſtropie les noms, les mots; un tel homme n'eſt pas fait pour la première place; il ſe bornera à être utile pendant quelque tems & viſera à obtenir de groſſes Abbayes pour retourner à Rome, où il aura peut-être la ſurintendance des affaires de France. La Reine le traite bien: elle n'a pas eu lieu de s'en plaindre, & il cherche à ſe rendre agréable & néceſſaire; il l'amuſe par ſes contes, & s'il parloit bien françois, il lui plaîroit moins, en diſant les mêmes choſes.

Le Cardinal, lui répondis-je, eſt plus avant dans la confiance de la Reine, que vous ne penſez, & voici ſur quoi je me fonde. Elle a la plus grande familiarité avec lui, & n'en parle jamais : il eſt donc ſenſible qu'elle eſt ſur ſes gardes, & ne veut pas qu'on la pénètre. Elle ne dit pas qu'elle le conſultera, & cependant j'ai remarqué qu'elle n'a jamais rien décidé ſans l'avoir vu. Il eſt ſimple qu'elle le conſulte ſur les grandes choſes, mais elle ne ſe détermine ſur les plus petites affaires, ſur celles dont il a le moins de connoiſſance, que par ſes avis : c'eſt donc le goût, c'eſt le penchant qui la porte à l'entretenir de tout. Enfin, elle ſouffre ſans humeur, & permet qu'il ne faſſe

faſſe pas ce qu'elle lui recommande; j'en ai encore eu la preuve hier : une de ſes Femmes, qu'elle aime beaucoup, lui a demandé une Abbaye fort médiocre pour un de ſes Parens, la Reine en a parlé au Cardinal avec un grand intérêt, & celui-ci l'a refuſée, ſans donner de trop bonnes raiſons ; elle s'en eſt contentée, & n'a fait éclater aucune humeur. Il eſt clair que les ſentimens du Cardinal trouvent ſon eſprit diſpoſé ſingulièrement à les recevoir. J'ai vu enfin la Reine, ces jours paſſés, d'une aigreur extrême contre Madame de Montbazon; le Cardinal lui a fait un ſigne qui n'a été apperçu que de moi, & elle a pris à l'inſtant le ton le plus doux : quelques mo-

mens après, elle a regardé le Cardinal avec des yeux qui lui disoient: vous devez être content de moi. Voilà ce que j'ai vu; vous y étiez, & ne l'avez point remarqué, & personne ne s'en est apperçu. Enfin, je crois distinguer que des gens qui se croient bien traités pour eux-mêmes, ne le sont que parce qu'ils sont attachés au Cardinal. La Reine déclareroit la guerre, ou feroit la paix par son avis, que cela ne prouveroit rien pour sa faveur; mais les petites circonstances dont je vous parle, ne me permettent pas d'en douter.

Nous fûmes interrompus par Chavigny, qui nous parut décom-

posé, & comme j'avois assez d'amitié pour lui, je lui demandai la raison du trouble qui l'agitoit.

« Je suis perdu, dit-il; & ce qui me désespère, c'est d'avoir bâti l'édifice qui m'écrase. Ce pantalon de Mazarin prend des airs de Richelieu avec moi; je sors de chez lui, où après m'avoir fait attendre une heure dans son antichambre, il m'a reçu avec hauteur; j'ai voulu entrer en explication avec lui sur le changement de ses manières, il ma soutenu qu'elles étoient ce qu'elles devoient être, mais que je ne serois point content, si je n'étois le maître. Il m'a ajouté que j'avois dû m'accoutumer à ne l'être pas, & m'a enfin

ſait entendre très-clairement, qu'il prétendoit être traité comme le Cardinal de Richelieu dont il ſe flatte d'occuper la place. »

Chavigny avoit raiſon d'être irrité; il avoit protégé Mazarin, qui avoit été, en quelque ſorte, ſon bouffon: il l'avoit fait valoir auprès du Cardinal de Richelieu; & ſa fortune étoit à-peu-près ſon ouvrage. Chavigny avoit été, dès ſa jeuneſſe, initié aux plus grandes affaires, & dans la plus grande faveur auprès du Cardinal de Richelieu, dont on le croyoit fils. C'étoit un homme d'une grande capacité, mais d'une humeur fière & d'un caractère emporté.

Le Duc de Beaufort fut arrêté peu de tems après, & ce coup d'éclat ouvrit les yeux à tout le monde, & fit connoître le pouvoir du Cardinal Mazarin. Jamais on ne fit un plus juste usage de l'autorité; il étoit impossible que la Reine supportât les propos & les manières du Duc de Beaufort: elle s'étoit jetée entre ses bras dans les premiers jours de la Régence, & lui avoit donné des marques d'une confiance sans bornes. Il ne tarda pas à montrer combien peu il en étoit digne, & ne pardonna pas à la Reine de l'avoir jugé, après s'y être aveuglément abandonnée: il manquoit à la Reine, la contrarioit indécemment, lui rioit au nez, & je l'ai vu un jour lever

les épaules en l'écoutant. La Reine m'appella, & me dit tout bas : » il fait le fièr, à ce qu'il croit, mais ce n'eſt qu'un laquais inſolent «. On lui avoit cru de la probité, parce qu'il étoit groſſier; mais il étoit artificieux, autant que le comportoient les foibles moyens de ſon eſprit. Le Cardinal fut plus reſpecté après cet acte d'autorité.

Cinq ans à-peu-près ſe paſsèrent, ſans rien de remarquable. La Régente étoit adorée; le déſordre étoit dans les Finances, mais on trouvoit de l'argent; la Cour n'étoit occupée que de fêtes & d'amuſemens : mais les eſprits des Compagnies & du Peuple s'aigriſſoient par les profuſions de la Cour & les charges nou-

velles qu'on impofoit. Tout-à-coup le feu caché fous la cendre fe manifefta, & l'efprit de révolte & de fédition s'empara de toutes les claffes. Il fembloit qu'il y eût dans toutes les têtes une inquiétude vague, un befoin d'agitation, qui ne demandoient que les plus légères circonftances pour fe développer & fe porter aux plus grands excès. Quelques droits établis fur les entrées, & douze charges de Maîtres de Requêtes créées furent l'étincelle qui mit le feu aux matières combuftibles, depuis long-tems amaffées. Le Parlement donna le fignal; il fit des remontrances; les autres Cours fouveraines fe joignirent à lui: mais toute cette fermentation fe feroit évanouie en

fumée, ſans un homme factieux par goût, par étude, par le reſſentiment de ſon amour propre bleſſé, ſans le Coadjuteur. Il avoit acquis le plus grand aſcendant ſur un Perſonnage qui a joué un grand rôle, ſans aucunes des qualités propres à le ſoutenir. Vous jugez que je veux parler du Duc de Beaufort. Son plus grand mérite étoit d'être échappé depuis peu de tems, des fers du Cardinal Mazarin: il joignoit à ce mérite, fait pour produire de l'effet dans un moment de trouble, une aſſez belle figure, de grands cheveux blonds, l'avantage d'être Petit-Fils de Henri IV, qui le rendoit chèr à la multitude, des manières & des expreſſions groſſières qui le rappro-

choient du Peuple, flatté d'entendre parler sa langue. Il est facile de concevoir qu'un pareil automate, habilement remué par un homme d'un génie artificieux, devoit produire une grande sensation parmi le Peuple. La Reine fit arrêter deux Magistrats, cités pour ouvrir, à tort & à travers, des avis contre la Cour. C'étoit dans la réalité deux hommes au-dessous du médiocre, conduits par un zèle aveugle. Broussel, l'un d'eux, qui avoit consumé soixante ans dans la poussière du Palais, étoit sur-tout chèr au Peuple, qui le regardoit comme son zélé défenseur. On fit des barricades comme du tems de la ligue; le Coadjuteur dirigeoit le Peuple, l'animoit par ses

Emiſſaires, tandis qu'il s'offroit à la Régente, pour avoir le mérite d'éteindre le feu qu'il avoit allumé. On ne fut pas la dupe de ſon zèle, & il ne pardonna pas qu'on l'eût deviné, & qu'on ſe fût moqué de lui: il n'en fut que plus irrité contre la Cour, qui avoit dédaigné ſes ſervices, & apprécié ſes motifs. La Reine violente par tempérament, & habituée à voir tout fléchir ſous l'autorité pendant le règne du Cardinal de Richelieu, ſe livra aux plus grands emportemens; elle auroit fait pendre Brouſſel & Blanmeſnil, plutôt que de céder à la multitude. Le Cardinal modéra ſa colère, il tâcha d'adoucir les eſprits, eſſaya de temporiſer, mais effrayé de l'obſti-

nation du Peuple, il ſe hâta de rendre les priſonniers. Il dut paroître dès lors évident qu'il céderoit facilement à la crainte : il donna, ſi je puis m'exprimer ainſi, la meſure de ſon caractère, & l'on put juger aiſément que la réſiſtance & la hardieſſe feroient reculer l'autorité, & qu'il ſuffiroit d'inſpirer de la crainte pour obtenir les avantages que chacun pourroit deſirer.

Je ne vous entretiendrai pas des aſſemblées des compagnies, des arrêts, des déclarations. Pendant quelque tems, il y eut une guèrre entre la Cour & les Cours, toute en formalité de Juſtice. Rien n'eſt plus faſtidieux à raconter, & vous

y prendriez peu d'intérêt. Ces grands corps ſuivoient aveuglément les impulſions de quelques eſprits remuans. Sans avoir de plan & juger de l'endroit où ils vouloient aboutir, ils s'agitoient par un beſoin de mouvement ; & le ſentiment de la mal-aiſance des peuples, fortifié d'un faux zèle de la part des chefs qui les dirigeoient, excitoit leur oppoſition à l'autorité. Ce fut le bonheur de la France, que perſonne en ce tems ne ſe trouvât doué du caractère & d'un génie propres à ſervir une grande ambition. Les projets n'avoient rien de fixe ; des qualités brillantes, le courage, l'eſprit, éclatoient dans quelques perſon-

nes.... (*) Il y avoit des gens habiles dans l'intrigue, mais pas un chef de parti.

Vous m'avez quelquefois reconnu du talent pour faire des portraits ; je vais tâcher de vous tracer ceux des perſonnages qui ont paru ſur la Scène dans les troubles de la minorité. La prévention n'égarera pas mon pinceau, & vous trouverez un juſte accord entre leurs phyſionomies & leurs actions.

La Reine ne manquoit pas d'eſprit, & démêloit avec aſſez de fineſſe les ſentimens de ceux avec

(*) Il y a ici trois lignes d'effacées.

lesquels elle avoit à traiter ; mais incapable de la plus légère attention, elle abandonnoit ses idées quelquefois justes, parce qu'il en coûtoit à sa paresse de débattre des opinions & de soutenir son avis. La crainte de se trouver responsable des évènemens la portoit encore à céder à l'avis des autres ; son ame avoit plus de hauteur que de fièrté ; son caractère étoit emporté, & dans les momens d'irritation les partis les plus violens lui venoient à l'esprit ; comme ils semblent tout applanir en détruisant les principes des obstacles, elle les auroit encore préférés pour sortir plutôt d'affaire & se rendormir dans sa paresse. Le sentiment d'un casuiste

auroit ensuite tout couvert, auroit tout consacré. Supposez Richelieu à la place de Mazarin, la Régence de la Reine auroit été remarquable par de sanglantes catastrophes.

Le Cardinal Mazarin, d'un esprit fin & délié, mais sans étendue; d'un caractère souple; doué d'une grande patience, séduisant par ses manières, agréable par sa gaieté, a dû la plupart de ses succès à son bonheur. Il y avoit en lui quelque chose qui ressentoit l'aventurier; & dans la plus grande élévation, il a pu exciter la crainte, & n'a jamais inspiré le respect. Il étoit rusé, patient, temporisoit, promettoit, leuroit par des espérances; c'étoit un

homme habile, plutôt qu'un grand homme. La gloire avoit peu de priſe ſur ſon ame, dominée par l'intérêt; il s'eſt ſoutenu par le bonheur, par la patience, & c'eſt en régnant ſur une femme qu'il a régné ſur la France.

Madame de Chevreuſe avoit de l'eſprit, & ſouvent des idées heureuſes, des reſſources inattendues, qui avoient l'air de l'inſpiration. Elle avoit dans ſes manières de la ſéduction, & une nonchalance qui contraſtoit d'une façon piquante avec un eſprit ardent. Les diverſes époques de ſa vie étoient marquées par la faveur, la grandeur, l'exil, l'abaiſſement, la magnificence & le beſoin. Après l'amour, ce qui dominoit

minoit le plus dans elle étoit la passion de l'intrigue ; elle ne pouvoit renoncer aux plaisirs de l'un ; & à l'agitation de l'autre. Les négociations, les rendez-vous nocturnes, les déguisemens avoient pour elle un charme infini ; & les plaisirs communs, les intérêts ordinaires de la Société, comparés aux grands objets qui avoient intéressé son esprit, étoient pour elle ce que seroit à un gros Joueur un petit jeu de commerce. L'amour étoit un moyen d'intrigue pour elle, & l'intrigue un moyen de servir son amour. Abandonnée à son Amant, fidèle à ses amis, elle avoit de la fièrté, du courage ; ne connoissoit rien d'impossible, par l'habitude d'avoir vu

réuſſir les entrepriſes les plus difficiles. Elle ne croyoit à la vertu d'aucune femme, & regardoit l'amour comme le ſeul principe actif qui puiſſe déterminer des démarches vives & ſoutenues. Sans l'amour, diſoit-elle, on ne diſpoſe jamais entièrement des perſonnes au moment, & on ne leur inſpire ni la volonté, ni la vivacité néceſſaire. Madame de Chevreuſe voyoit à tel point l'amour & la galanterie dans toutes les affaires, comme le premier reſſort, qu'elle me diſoit un jour, en voyant le Général des Capucins : « Je parie » que, s'il nous racontoit ſa vie, » on trouveroit que l'amour & les » femmes, de près ou de loin, ont » contribué à ſon élevation. »

Mademoiſelle, dont vous avez entendu raconter les exploits guerriers, & que vous voyez ſi dévouée à la faveur, enivrée d'un regard du Roi, enchantée d'une parole de ſes Miniſtres; Mademoiſelle, qui a touché de la main tant de couronnes, a du bel eſprit & fort peu de ſens, de l'effervescence dans la tête, de la foibleſſe dans le caractère: glorieuſe comme une Bourgeoiſe parvenue, indiſcrète par vanité, légère dans ſes attachemens, ſans ſuite dans ſes projets, elle a ſupérieurement le don de vouloir, de deſirer & d'agir à contre-tems.

M. le Prince, que ſa naiſſance & ſa réputation mettoient au-deſſus

de tous, dédaignoit le rôle de Chef de Parti; il avoit plus d'amour pour la gloire que d'ambition raisonnée. Il n'avoit fait que passer en quelque sorte de l'assujettissement de l'enfance au commandement des Armées & aux triomphes: habitué à être obéi dans les camps, à n'y voir que des hommes soumis & enthousiasmés de ses talens, il étoit peu fait aux ménagemens: la vivacité de son génie lui rendoit insupportables les lenteurs nécessaires à la préparation des grandes affaires; il s'irritoit des obstacles, & sembloit vouloir tout ravir de force vive. M. le Prince, par l'éducation qu'il avoit reçue, étoit porté à ménager la Cour, mais il sentoit que ses services lui donnoient de grands droits;

il ne pouvoit se résoudre à abaisser sa gloire devant la faveur, qui répugne à rendre justice pour n'accorder que des graces.

Ayant si peu à prétendre dans le degré d'élevation où il étoit, peu d'objets lui paroissoient dignes d'une attention suivie; il ne formoit de plan qu'au moment, & comme il n'avoit pas à un égal degré l'ardeur & la patience, il ne suivoit pas constamment ses projets. Supérieur à Henri de Guise par le génie & les talens, il manquoit de cet art de captiver les esprits, de cette popularité qui a fait tous les succès du Balafré. On a voulu les comparer, & jamais il n'y eut moins de rapport, en posi-

tion, eſprit, caractère. M. le Prince prétendoit à l'admiration des hommes, & le Balafré à la domination.

Madame de Longueville, belle, jeune, ſpirituelle, fut toujours entraînée par ſa vanité, gouvernée par ſes Amans. Son eſprit ne lui ſervoit de rien; il étoit entièrement ſubordonné aux idées de celui qui règnoit ſur ſon cœur. Elle n'étoit point ambitieuſe, mais avoit envie de faire du bruit, ſans vues, ſans autre objet que celui de produire un effet dans le monde; elle étoit enchantée de paroître avoir de l'influence dans les affaires. Son foible ſur-tout étoit de paſſer pour avoir de l'eſprit, & les artifices les plus contraires à la bonne foi lui plaiſoient, dès qu'ils

ſervoient à donner l'opinion de ſon habileté.

Le Coadjuteur avoit un génie ſupérieur, de la grandeur d'ame, & une généroſité qui alloit juſqu'à la profuſion. Il avoit l'art de ſe faire des créatures & d'inſpirer de l'enthouſiaſme aux uns par ſon eſprit, aux autres par ſon entier dévouement aux intérêts de ſes Amis. Il avoit de la popularité, de l'éloquence, enfin toutes les qualités propres à faire jouer un grand rôle dans un tems de trouble. Son génie étoit au-deſſus des affaires, & ſa trempe étoit telle qu'il ne pouvoit avoir tout ſon eſſor dans une monarchie; auſſi ſe plaiſoit-il davan-

rage à régner ſur les eſprits, à former des partis, à les oppoſer les uns aux autres, à dominer par ſon éloquence, à diriger par ſon habileté, qu'il n'auroit été ſatisfait dans la place du premier Miniſtre, où l'autorité ſemble tout applanir & laiſſer moins d'action au génie. Il ne concevoit jamais rien qui ne fût grand, & ſe perdoit quelquefois dans le vaſte. Les crimes ne lui auroient rien coûté dans un moment déciſif; la grandeur & l'éclat de l'objet l'auroient emporté ſur tout principe, auroient fait taire en lui tout ſentiment. Sa tête étoit remplie d'une grande érudition en matière de conjuration : il avoit étudié les reſſorts des anciennes conſpirations,

ſavoit par où chacune avoit réuſſi ou manqué. Enfin, cette partie de l'hiſtoire, ſi chère à ſon cœur, lui étoit familière, comme les détails de la guerre à un homme qui ſe deſtine au commandement des Troupes, comme les loix à un Magiſtrat éclairé : il auroit pu profeſſer les conjurations.

Parlerai-je de Monſieur? ce nom ſi grand, ſi important, ſe trouve à la tête de toutes les affaires, ſous le règne de Louis XIII, & ſous la régence. Beaucoup d'eſprit, une grande facilité à s'exprimer, un caractère changeant & diſſimulé, une ame timide, indolente, & toujours aſſervie à quelque Favori :

voilà Monſieur tel qu'il étoit, & tel que ſes actions le peignent. Son extrême facilité, jointe à ſa pareſſe, le portoit à déférer à l'avis des autres. Monſieur m'a donné ſouvent lieu de réfléchir aux inconvéniens d'un tel caractère, dans un homme élevé par ſa naiſſance ou ſes dignités. Le déſagrément de voir un viſage triſte & mécontent, a mille fois précipité les Rois & les Grands dans les plus terribles embarras. Il ne falloit qu'un quart d'heure de fermeté pour s'oppoſer à une demande injuſte, combattre une opinion dangereuſe, ſouffrir l'aſpect d'un viſage chagrin & ſoucieux : des années d'agitations & de travaux, le ſacrifice des plus chèrs intérêts, n'ont pas ſuffi en-

ſuite pour réparer un moment de foibleſſe.

M. le Prince vint chez moi, deux jours avant que le Roi ſortît de Paris : il me parut irrité au dernier point de l'audace du Parlement & des Compagnies ; cependant j'avois des notions aſſez sûres qu'il avoit des liaiſons fort étroites avec Longueil & le Coadjuteur. Je m'appliquai, pendant la converſation, qui fut aſſez longue, à démêler ſes véritables ſentimens, qu'il étoit moins que perſonne maître de cacher. Il s'emporta contre la Ducheſſe de Longueville ; il fit des railleries amères du Prince de Conti, qui vouloit entrer dans le Conſeil : Si les Singes

ſe réuniſſoient en Nation, il pourroit, me dit-il, en être le premier Miniſtre. Le Coadjuteur ne fut pas épargné. Je vis clairement à travers toutes ces déclamations, que M. le Prince prendroit peut-être le parti du Parlement, pouſſé par la jalouſie de l'autorité de Monſieur, & par la crainte de ne jouer que le ſecond rôle dans une circonſtance auſſi critique; mais que ſi la Reine ſe déterminoit à des moyens déciſifs, à faire venir une armée à Paris, il ſeroit pour la Cour. Aſſuré de commander l'armée, dont Monſieur ne ſeroit qu'un Général en peinture, il ſentoit qu'il ſeroit le maître de pouſſer les affaires, & d'attirer toute la gloire à lui.

Enfin, c'étoit rentrer dans ſon élément, que de ſe trouver à la tête des troupes.

Après avoir diſcuté tous les moyens de maintenir l'autorité ébranlée de jour en jour, & de mettre fin aux troubles, je ne puis avoir qu'un avis, me dit-il : c'eſt avec une Armée au-dedans de Paris, qu'on en imposera au Parlement & au Peuple. C'eſt en logeant le Roi à l'Arſenal, qu'il peut être en ſûreté & donner la loi : tout autre moyen eſt inſuffiſant ; ſi l'on ſuit mon avis, je réponds que dans trois jours tout tremblera ; &, ſi l'on veut, je me charge de la haine des grandes Robes & du Peuple.

Le Cardinal de Richelieu, lui dis-je, auroit pris ce parti, mais il n'auroit pas fait commander l'armée par le premier Prince du Sang, qui, devenu l'unique appui de la Cour, auroit été le lendemain le maître du Miniſtre. Le Cardinal ſentira que vous pourrez tout exiger, que le Cabinet vous ſera ſoumis, & qu'il ſera réduit à être votre valet. Monſieur craindra également d'être entièrement éclipſé par vous.

Les affaires tournèrent comme je l'avois prévu. La Cour ſortit de Paris, au lieu de s'y maintenir avec autorité & force. Cette retraite conſterna d'abord; on croyoit que Paris

alloit être affamé dans peu & obligé de ſubir la loi d'un maître irrité : mais les eſprits ſe raſſurèrent promptement, & l'on paſſa de la crainte à l'audace. Il fut aiſé de faire ſentir aux Pariſiens qu'une ville qui avoit une auſſi vaſte enceinte & tant d'abords, ne pouvoit pas être facilement bloquée ; que les vivres y arriveroient malgré tous les obſtacles qu'on oppoſeroit, & qu'on ſeroit tout au plus expoſé à l'inconvénient de les payer un peu plus chèr. Il y avoit du trouble avant le départ du Roi ; il y eut une véritable révolte à ſa retraite. La ſéparation des lieux établit dans l'inſtant deux partis ouvertement déclarés l'un contre l'autre. Le Parlement

Le Cardinal de Richelieu, !
dis-je, auroit pris ce parti, m
il n'auroit pas fait comman
l'armée par le premier Prince
Sang, qui, devenu l'unique a
de la Cour, auroit été le l
main le maître du Ministr
Cardinal sentira que vous p
tout exiger, que le Cabin
sera soumis, & qu'il sera
être votre valet. Monsieur c
également d'être entièremen
par vous.

Les affaires tournèrent c
l'avois prévu. La Cour
Paris, au lieu de s'y main
autorité & force. Cette ret
terna d'abord; on croyoit

e de
s, lui
pré-
it na-
ente
ter-
om-
oir
iſ-
n-
ù

devint une puiſſance qui ſe mit véritablement en état de guerre.

Au milieu du tumulte qui régna pendant les premiers jours, il m'étoit impoſſible de ſortir de Paris pour ſuivre la Cour ; j'en prévins la Reine, & lui demandai ſi je devois tout haſarder pour m'y rendre, ou ſi elle croyoit que je pûſſe en y demeurant être utile à ſon ſervice. Ce n'étoit pas le tems des Négociations. La Reine étoit animée, & croyoit que tout céderoit bientôt à l'appareil des forces Royales, & à la crainte de manquer de pain. Elle m'écrivit de reſter, que dans huit jours je la verrois de retour à Paris. Elle n'en doutoit pas. M. le Prince, plein

plein de mépris pour une armée de de Bourgeois & pour les Chefs, lui inſpiroit par ſes railleries une préſomption, à laquelle elle avoit naturellement beaucoup de pente comme tous les Princes. L'intervalle qui les ſépare des autres hommes qu'ils ſont habitués à ne voir que dans une attitude de ſoumiſſion, ne leur permet guère de connoître avec préciſion l'époque où l'obéiſſance peut ſe changer en oppoſition, la ſoumiſſion en audace. Dans les tems de troubles, rien n'eſt indifférent; un mot, un geſte produit une révolution ſoudaine dans les eſprits, & l'occaſion perdue ne ſe retrouve plus. Le moment d'employer la force ou la douceur, ne

peut être ſaiſi que par le génie, & le génie ſouvent ne fait rien s'il n'eſt ſecondé d'une grande ame.

Je ne fus pas fâchée de reſter à Paris, pour y être témoin des grands événemens qui ſe ſuccédoient; je n'étois dans le vrai d'aucun parti; j'étois liée particulièrement avec Madame de Bouillon, dont l'eſprit me plaiſoit infiniment. Nos caractères ſe reſſembloient peu; elle avoit autant d'artifice que j'ai de ſincérité; mais le charme de ſa converſation reſſerroit ſans ceſſe une liaiſon que diverſes circonſtances avoient formée; elle nageoit, pour ainſi dire, toujours entre deux eaux, & ſon grand art étoit de ne jamais

ouvrir un avis, de ne jamais l'adopter entièrement, mais de laiſſer ſeulement entrevoir de quel côté elle pourroit pencher, en ſe réſervant toujours les moyens de s'interpréter, de changer ſuivant les circonſtances. La grandeur de la Maiſon de Bouillon l'occupoit toute entière, & la manie de la Principauté & d'un rang l'emportoit ſur les ſolides avantages du dédommagement de Sedan ; elle ſe flattoit de pouvoir rentrer dans cette place.

Le Duc de Bouillon avoit une grande réputation de capacité, & ſa réputation m'a paru au-deſſus de ſon mérite ; il y avoit quelque choſe d'énigmatique & d'enveloppé dans

ſon eſprit, qui impoſoit & avoit fait préſumer la profondeur; il étoit à cet égard ſemblable à M. de Turenne, avec cette différence, qu'on démêloit promptement dans M. de Turenne, que la défiance de lui-même produiſoit en lui un certain embarras, qui jetoit de l'obſcurité & de l'incertitude dans ſes diſcours; des éclairs brilloient par intervalle qui écartoient les nuages, & découvroient la profondeur & l'étendue de ſon génie. On devinoit en quelque ſorte M. de Turenne plus qu'on ne le connoiſſoit. Les occaſions ſe préſentoient, & il ſe montroit ſupérieur, même à ce qu'on avoit préſumé de lui : c'eſt le ſeul homme qui, depuis dix ſiècles peut-

être, ait réuni à un degré ſuprême le reſpect que commande la vertu & l'admiration qu'excitent les talens. J'ai vu des gens d'eſprit, des hommes puiſſans & capables, avoir des créatures & des partiſans ; mais il faut l'opinion de la vertu pour exciter l'enthouſiaſme public.

M. de Bouillon me témoignoit une conſidération qui me flattoit : ſouvent on s'adreſſoit à moi pour le déterminer à prendre un parti ; j'avois l'attention de lui laiſſer toujours la gloire de l'invention ou de la déciſion. Madame de Bouillon m'avoit inſpiré cette conduite avec lui, que le ſuccès a toujours juſtifiée. On ne pouvoit pas prendre une

grande confiance dans leur caractère, mais on en avoit une extrême dans leurs lumières.

Les habitudes de M. & de Madame de Bouillon avec l'Eſpagne, leur donnoient un grand aſcendant dans les affaires. C'étoit de ce côté ſeul que la Cour avoit véritablement à redouter : ſans ſecours étranger, la flamme de la ſédition ſe ſeroit bientôt éteinte ; le Peuple ne pouvoit pas tarder à ſe laſſer de payer les vivres plus chèrs, le Parlement & les Bourgeois de fournir des fonds ; ils devoient naturellement ouvrir les yeux, & voir que les Chefs qui animoient les Compagnies & le Peuple, retireroient ſeuls les avantages d'une

guerre dont le fardeau retomboit entièrement ſur le Peuple. Mais ſi une armée Eſpagnole s'étoit avancée vers Paris, elle eût tenu en échec les troupes du Roi ; la Royauté n'auroit pas couru de haſard, comme du tems de la ligue ; mais les Eſpagnols auroient pu faire ſubir la néceſſité d'une paix humiliante & déſavantageuſe. M. d'Elbeuf auroit eu de l'argent, M. de Bouillon auroit pu ſe faire reſtituer Sedan : des gouvernemens, des penſions auroient ſatisfait les autres Chefs.

Je m'en expliquai un jour de cette manière avec le Coadjuteur, & je lui dis : » Je ne ſuis en peine que de vous. Que peut-il vous revenir,

qu'un nom moins illuſtre que fameux ? Catilina & Jean Louis de Fieſque, votre ami, combattoient pour eux ; ils jouoient le tout pour le tout, & la gloire de paſſer d'une condition privée à la ſouveraineté peut faire tenter tous les haſards. Mais vous, avec un génie ſupérieur à celui de ces deux Conſpirateurs, quel eſt le but auquel vous aſpirez ? vous pouvez embrâſer & détruire ; mais eſt-il en votre pouvoir d'édifier, de vous élever ? je ſuppoſe le Cardinal chaſſé à jamais ; aurez-vous ſa place ? la conſerverez-vous ? Deſtitué, exilé, arrêté peut-être peu de tems après une élévation forcée par les circonſtances, vous aurez mis la France en feu, pour occuper

pendant trois ſemaines la niche du premier Miniſtre : car enfin la Reine n'oubliera jamais que vous l'avez fait trembler. Les Princes pardonnent plutôt les trahiſons qu'on leur fait, que les ſervices d'un Sujet trop puiſſant. «

» Je ne nierai point, répondit le Coadjuteur, que ma poſition ſoit très-embarraſſante, & malgré ma franchiſe, vous n'attendez pas de moi que je vous dévoile tous mes projets, & que je vous expoſe tous mes moyens ; il me ſuffira, je crois, pour n'avoir pas l'air d'un extravagant, de vous prouver qu'il peut ſe trouver des chances heureuſes dans le jeu que je joue, ſans vous

dire celles qui fixent mon attention & peuvent être l'objet de mes vœux. Je vous prouverai auſſi que je connois & les dangers que je cours, & l'inſtabilité des perſonnes en qui je pourrois me confier. La Reine eſt furieuſe contre moi, le Cardinal me déteſte; c'eſt le malheur des circonſtances, plutôt que mes fautes, qui m'ont attiré leur reſſentiment; & vous le ſavez, on m'a mépriſé, raillé, on a formé des projets de m'arrêter, lorſque je n'avois d'autre tort que celui d'avoir été utile: l'intérêt de ma ſûreté, & peut-être, je ne le cacherai pas, un certain penchant pour les révolutions des États, penchant inné en moi, & fortifié par mes premières lectures, ſont les

principes qui ont déterminé ma conduite. M. le Prince eſt au fond bien diſpoſé pour moi; Monſieur ne m'aime pas, parce que ſon vil Favori me craint, j'ai la plus grande influence dans le Parlement, je ſuis maître du Peuple : Voilà le beau côté. Mais M. le Prince m'abandonnera en m'eſtimant; le Parlement me fera mon procès, pour avoir fait ce qu'il aura preſcrit trois jours auparavant par ſes arrêts; & le Peuple qui prendroit les armes aujourd'hui au moindre ordre que je donnerois, me verroit tranquillement mener demain à la Baſtille. Je ne me confie donc pas aveuglément dans mes moyens; mais en connoiſſant leur inſuffiſance, je

ſais auſſi quelle peut être leur valeur.

» Le Parlement bien entretenu dans ſa chaleur, pouſſé par l'eſprit de faction qui anime quelques-uns de ſes membres, peut porter les choſes à l'extrême, le Peuple le ſeconder & faire trembler la Cour, enfin forcer le Cardinal à paſſer les monts. Il ne reſtera plus alors que des Miniſtres ſubalternes, dont aucun n'oſera prétendre à la première place, ſi ce n'eſt M. de Château-neuf. Eſt-il impoſſible que M. le Prince me préfère pour la remplir ? La Reine me déteſte : l'intérêt de ſon repos la décidera ; elle croira tout pacifier en donnant ſa

confiance à un homme qui lui répondra du Parlement, à un homme chèr au Peuple & ami de M. le Prince; elle ſe trouvera en sûreté de tous les côtés; enfin, elle eſt femme, & trois mois d'accès d'aſſiduité peuvent changer les diſpoſitions. Voilà d'abord une perſpective poſſible à imaginer: je dis poſſible, car il n'eſt pas vraiſemblable d'arriver par la faction au Miniſtère. Si j'étendois ma vue dans l'horiſon le plus vaſte, je verrois peut-être la Reine ſe diſcréditer de plus en plus dans l'eſprit des Grands & du Peuple, devenir odieuſe ainſi que ſon Miniſtre, Monſieur mépriſé par ſes irréſolutions & ſon attachement à la

Rivière ; je ſuppoſe que dans ces circonſtances, M. le Prince couvert de gloire, fixant les yeux de la France & de l'Europe, oſe aſpirer à la Régence : alors je détermine le Parlement en ſa faveur, l'Eſpagnole eſt miſe dans un couvent & tout le monde y applaudit, Monſieur eſt rélégué à Blois, où il examinera tout à ſon aiſe ſes médailles ; croyez-vous que je ne puiſſe pas me flatter d'être le Maître du cabinet ſous la Régence de M. le Prince, qui a autant de dégoût pour les affaires & peut-être d'incapacité, qu'il a de talens pour la guerre ?

» Je vais me réduire à des objets

moins élevés. La Cour, dans un des momens où elle aura besoin de moi, ne me refusera pas le Gouvernement de Paris, & des avantages pour mes Amis, des Brevets, des Gouvernemens, des Pensions. Cardinal nécessairement par la suite des tems, Archevêque & Gouverneur, ces dignités réunies ont de quoi satisfaire une ambition modérée. Pour conserver ma considération & effacer toute impression de l'esprit de la Reine & des Ministres, je n'aurai qu'à suivre fidèlement mes devoirs, & je trouverai moyen de les concilier avec mes plaisirs; que puis-je attendre de plus si l'autorité s'affermit! Peut-être me direz-vous que j'aurois pu obtenir plus

sûrement ces avantages, ou d'équivalens, en restant attaché à la Cour. J'en conviens ; mais forcé en partie par les circonstances, j'ai pris une autre route pour y parvenir ; il m'auroit fallu ramper sous Mazarin ; c'est en dévorant des dégoûts, en multipliant les bassesses, que je me serois traîné lentement & sans gloire, où je puis m'élever à travers des dangers compensés à mes yeux par l'indépendance & la célébrité. Voulez-vous, ajouta-t-il, une autre perspective ? Il est possible que la Reine & son Ministre me fassent l'honneur de continuer à me craindre, & ne puissent se résoudre à me laisser dans Paris : dans cette supposition, vous penserez

ſerez certainement qu'on ſera trop heureux de ſe débarraſſer de moi ſans violence : la ſurintendance des affaires de l'Italie, le payement de mes dettes & des graces pour mes amis ne peuvent alors me manquer ; j'emporte à Rome, où le Cardinal eſt déteſté, la gloire d'avoir triomphé de toute ſa puiſſance, d'avoir été l'arbitre des affaires ; je me trouve enfin comme ces illuſtres Athéniens honorés de l'oſtraciſme. Vous allez m'objecter qu'un aſſaſſinat peut mettre fin à tous mes projets, & que le ſort du balafré doit m'intimider ; que je puis être arrêté & finir comme le Maréchal de Biron ou celui de Montmorency. J'en conviens, mais faites attention

que le Cardinal, tout puissant qu'il est, se trouve menacé des mêmes dangers. Il y a plus d'exemples de Ministres, de favoris odieux au peuple, qui ont péri par la main d'un factieux, que de sujets puissans assassinés par l'ordre d'un Souverain. Quant au procès, si le Cardinal étoit demain arrêté par un parti & remis entre les mains du Parlement, doutez-vous qu'il fût difficile de le condamner justement comme concussionaire, & qu'on balançât un instant à donner un aussi grand exemple, qui rendroit à jamais les Ministres soumis aux Parlemens ?

» Je crois vous avoir démontré que dans ma position, il est de grands

avantages à prétendre, de grands dangers à craindre ; mais que ces dangers ne ſont pas plus à redouter pour moi que pour le premier Miniſtre. Cette dernière conſidération me paroît frappante, & n'a pas échappé au Cardinal Mazarin, à qui, je crois, elle fait paſſer de tems en tems de fort mauvaiſes nuits : mais enfin, il en faut revenir à un point, je ne puis plus regarder derrière moi dans le mouvement général, il ne m'eſt pas permis d'être tranquille ſpectateur ; je n'agis point au haſard, mais le haſard fera beaucoup ; une maladie, une mort, une ſottiſe peuvent changer la face des affaires ; qui peut calculer ces incidens ? Je vais finir par une ob-

ſervation importante. M. le Prince eſt trop près du Trône pour l'ébranler, & lui ſeul peut porter de grands coups, parce que lui ſeul a du génie, de l'audace & des talents joints à une naiſſance Royale. Si M. le Prince étoit un ſix ou ſeptième Prince du Sang, peut être ſeroit-il tenté du rôle du balafré; il iroit plus loin, & la France pourroit être diviſée : mais il touche de trop près à la Royauté, il eſt trop intéreſſé à maintenir dans ſon entier un héritage, que la mort de deux enfans peut demain mettre en ſa poſſeſſion. . . . . . . . . . *

* Ici manquent pluſieurs pages.

La paix se fit, & les recueils du tems vous ont instruite des divers articles du traité. Je ne vous en parlerai pas : mon intention n'est que de vous peindre les personnages qui ont joué les premiers rôles, de vous tracer les événemens qui m'intéressent, & ceux où j'ai eu part. Le Cardinal eut le plaisir de voir à ses pieds ceux qui s'étoient livrés aux plus grands emportemens contre lui. Les députations des Cours effacèrent pour un instant à ses yeux ce que leurs arrêtés, leurs assemblées, leurs propos avoient pu avoir d'effrayant & d'humiliant pour lui. Remarquez, je vous prie, & l'histoire vous le rappellera sans cesse, que rien ne

reſſemble plus au Peuple que les Compagnies ; dès qu'elles ſont hors du cercle des devoirs & des occupations qu'elles décrivent, tous leurs mouvemens ſont déréglés ; elles n'agiſſent plus que comme le Peuple, & parcourent dans un court eſpace de tems les extrémités les plus oppoſées.

La paix étant faite à Paris, les Provinces ſuivirent dans peu l'exemple de la Capitale. Le calme ne fut pas long : il reſtoit dans les eſprits un germe actif de fermentation, entretenue par le mécontentement des Peuples accablés d'impôts, & par l'ambition inquiète de quelques perſonnes. La foibleſſe

reconnue du Gouvernement avoit appris ce qu'on pouvoit oser. Il est des plaies qui ne se guérissent que par le fer & le feu, & que les palliatifs aigrissent : l'autorité combattue & méprisée ne peut se relever que par la terreur. Chacun songeoit à ses intérêts, & il étoit évident, qu'en suscitant des embarras à la Cour, on lui feroit faire, pour en sortir de nouveaux sacrifices utiles aux chefs & aux particuliers. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

M. le Prince ne tarda pas à manifester de nouvelles prétentions, il ne mettoit pas de bornes aux

* Il y a ici deux pages de déchirées.

faveurs qu'il ſe croyoit en droit d'attendre de la Cour. L'amirauté lui fut refuſée : il ſe plaignit avec hauteur & traita le Cardinal avec mépris. La crainte qu'il inſpiroit étoit une raiſon de le ménager ; mais c'en étoit une auſſi de ne pas lui accorder ce qu'il demandoit d'un ton de maître, & ce qui pouvoit ſervir à augmenter ſa puiſſance. Le Cardinal fit négocier auprès de lui, l'amuſa par des eſpérances, lui accorda le pont de l'arche pour M. de Longueville, gagna avec de l'argent ceux qui avoient du crédit auprès de lui, & parvint à un racommodement platré & qui ne fut pas de longue durée ; mais effrayé de l'aſcendant qu'il acqué-

roit chaque jour', & de ſes liaiſons avec les Frondeurs, il crut qu'il étoit de ſon intérêt de le brouiller avec eux. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

Un événement qui fit le plus grand bruit & qui eſt encore un myſtère, acheva de brouiller les frondeurs avec M. le Prince. M. le Cardinal lui donna l'avis qu'il y avoit des gens poſtés par le Duc de Beaufort & le Coadjuteur pour l'aſſaſſiner; un des Miniſtres le confirma. On l'engagea, pour ſçavoir à quoi s'en tenir, d'envoyer ſon caroſſe vers la place Dauphine. Un

* Ici ſe trouvent quelques pages déchirées.

coup fut tiré ſur la voiture du Prince, & un Laquais qui étoit dedans fut tué à ce qu'on aſſure. Les uns ont cru que M. le Prince avoit joué cette comédie pour avoir un motif de pourſuivre les Chefs de la Fronde ; les autres que c'étoit une ruſe du Cardinal pour oppoſer le Prince aux Frondeurs, & les animer à jamais contre lui par le ſoupçon qu'il jetteroit ſur eux. Je ne doute pas que cette interprétation ne ſoit la véritable, & pluſieurs circonſtances m'ont donné lieu de le croire dans le tems. On prit trop de ſoins d'avertir M. le Prince, & les avis vinrent de la Cour. Enfin dans ce tems même, le Coadjuteur agiſſoit ſour-

dement pour ſe raccommoder avec M. le Prince, & réunir ſes Partiſans avec les Frondeurs. Il eſt impoſſible de croire qu'il eut, dans ce même moment, formé une entrepriſe contre lui. Lorſque le Coadjuteur vit qu'il ne pouvoit réuſſir à cette confédération, il joua ſon jeu; il chercha à perdre M. le Prince & à ramener les Frondeurs au parti de la Cour. Il falloit aller au jour la journée dans des circonſtances où aucun plan fixe ne pouvoit être ſuivi, où aucun Chef n'avoit un but déterminé. Le ſeul Cardinal ſavoit ce qu'il vouloit, de l'autorité & de l'argent. Les autres deſiroient en général de l'expulſer; mais ils ſe propoſoient encore plus de l'em-

barraſſer pour en obtenir des avantages. Lorſqu'on croyoit M. le Prince en état de les procurer, on ſe tournoit vers lui, ou pour la Cour, ſuivant les circonſtances & les frais qu'elle faiſoit. Pluſieurs s'agitoient ſans objet, par un beſoin de mouvement, & parce que l'intrigue étoit du bon air. Quelques grains de vengeance, toujours mêlés à beaucoup d'intérêts particuliers, étoient la première cauſe du mouvement général. Tel qui déclamoit avec véhémence contre Mazarin, auroit fait des vers à ſa louange pour mille écus de penſion, un autre pour un Gouvernement, & ainſi juſques au au premier & au plus acharné des Frondeurs. M. de Senneterre enten-

dant un jour comparer les troubles de ce tems à ceux de la ligue, levoit les épaules. La Reine qui trouvoit les circonstances très-critiques, lui demanda avec aigreur ce qu'il y avoit à faire, puisque ces troubles lui paroissoient si peu importans, « Refuser tout & à tous, dit M. de » Senneterre. Aucun Prince ne pré» tend à se faire Roi, à démembrer » la France, à établir une autre Re» ligion. Les grands intérêts qui » changent la face des États, n'ani» ment point les esprits : il ne s'agit » que de gouvernemens, de pen» sions & de tabourets. Que votre » Majesté temporise jusqu'à la ma» jorité du Roi, qui n'est pas éloi» gnée ; alors un nouvel ordre de

» chofes peut être établi avec auto-
» rité, & fuivi avec fermeté ; les
» efprits préparés à un changement
» fe foumettront, fur-tout fi l'on
» engage le Roi à parler, & qu'on
» perfuade qu'il a parlé de lui-
» même, & qu'il foutienne fes dif-
» cours par des actes d'autorité.
» Que le Roi raffemble douze mille
» hommes aux environs de Paris,
» & qu'alors, de lui-même, fans
» déférer à aucune propofition, &
» par un fentiment de juftice tem-
» pérée d'indulgence, il rende
» une déclaration portant une am-
» niftie générale pour tous ceux
» qui rentreront dans leurs devoirs
» à une époque fixée, & menace
» de la rigueur des loix les per-

» ſonnes de tout rang qui s'expo-
» ſeront à l'encourir ; qu'il défende
» enfin aux Compagnies de ſe mêler
» des affaires de l'État ; je demande
» à Votre Majeſté, ſi quelqu'un
» oſera entreprendre contre l'auto-
» rité, après une déclaration ren-
» due les premiers jours d'un nou-
» veau règne, & qu'on ſaura émaner
» du Souverain. Je ſuppoſe qu'en-
» traîné par l'exemple du paſſé, il
» ſe trouve quelqu'un d'aſſez hardi
» pour exciter des troubles ; il faut
» alors ne pas ſe borner à le faire
» arrêter, mais lui faire faire ſon
» procès par le Parlement lui-
» même ſuivant les loix de l'État.
» Voilà, dit-il, Madame, les
» moyens ſimples de vous dégager

» de tout embarras, de rétablir
» l'ordre & la paix. La majorité eſt
» une époque précieuſe pour l'au-
» torité, qu'il ne faut pas laiſſer
» échapper ; tout dépendra des pre-
» miers momens. On croira avoir
» un nouveau maître, & il le ſera
» s'il veut l'être, ſi les anciens Ac-
» teurs ſe cachent derrière la toile,
» & ne laiſſent paroître que le Roi ;
» quelques phraſes, ſes geſtes, ſes
» regards feront plus que toutes les
» négociations de M. le Cardinal
» & des Miniſtres. Vous convien-
» drez que je n'ai pas tort de n'être
» pas alarmé de troubles auxquels
» il eſt ſi facile de remédier par des
» voies juſtes & légitimes. Il ſe
» peut, j'en conviens, que deux
» ou

» ou trois perſonnes aient le ſort » du Maréchal de Montmorency. » C'eſt un malheur, mais il eſt » préférable mille fois aux troubles » qui règnent, à l'anarchie, à la » guerre civile, enfin aux conquêtes » ſur la France, que nos troubles » intérieurs peuvent faciliter aux » Etrangers. »

Je ne pus diſconvenir que M. de Senneterre n'eût complettement raiſon, & la Reine fut de même avis. . . . . . . . . . . . . . . . . *

Une aventure ridicule vint ſe

---

* Ici manquent pluſieurs feuillets.

mêler aux grands intérêts du moment, & fut l'entretien de la Cour, de la Ville, des Provinces, & de l'Europe. Je m'appercevois depuis quelque tems des regards passionnés du Marquis de Jersey, lorsqu'il étoit avec la Reine. Il tomboit dans la rêverie & les distractions, il en sortoit par les empressemens les plus marqués, & se livroit à des mouvemens de haine contre le Cardinal, qui présentoient l'idée de la jalousie. La Reine eut l'air de n'y pas faire attention, & continuoit à le bien traiter. Ses manières de jour en jour devinrent moins difficiles à interprêter, & il fit parvenir à la Reine des lettres qui, sans contenir des déclarations précises, dévoiloient assez clairement

ſes tendres ſentimens. Madame de Chevreuſe, plus habile que perſonne en amour, s'apperçut bientôt que Jerſey jouoit un rôle, & n'étoit qu'un amoureux de commande. Elle ne tarda pas à ſoupçonner qu'on avoit profité de ſa facilité pour l'engager à faire le paſſionné pour la Reine. L'indiſcrétion d'un Confident vint preſqu'auſſi-tôt changer les ſoupçons en certitude : on fit voir à la Reine des brouillons de lettres qui devoient lui être envoyées par gradation. J'ai ſu à cet égard des détails que j'ai oubliés ; mais je me ſouviens que cette comédie avoit été imaginée à l'Hôtel de Condé ; on croyoit que Jerſey s'inſinueroit aſſez avant dans les bonnes graces de la Reine pour

avoir quelque part dans ſa confiance. Jerſey, par ce moyen, inſtruit des diſpoſitions ſecrètes de la Reine, auroit pu être utile au parti de M. le Prince, en l'avertiſſant, & en donnant, ſuivant les circonſtances, de faux avis à la Reine. On ſe flatta que s'il obtenoit quelque place dans le cœur de cette Princeſſe, M. le Cardinal perdroit quelque choſe de ſon aſcendant. Dès que la Reine connut cette intrigue, ſa colère contre Jerſey fut au comble: elle me parla de le faire jeter par la fenêtre; & M. de Senneterre & moi, nous eûmes bien de la peine à obtenir un moment de calme pour raiſonner & démêler les principes de la conduite de Jerſey. Je ne prenois aucun intérêt à Jerſey,

mais je repréſentai à la Reine, que ne paroiſſant ici que comme un inſtrument qu'on faiſoit agir, il étoit au fond moins criminel que ridicule; qu'il ne valoit pas la peine d'un éclat, qui d'ailleurs pouvoit n'être pas ſans inconvéniens, & qu'il étoit des moyens plus doux & plus prudens de confondre cette intrigue. J'appuyai mon avis ſur pluſieurs conſidérations, qui parurent faire impreſſion; mais la Reine vouloit ſe venger de Jerſey & de M. le Prince; & comment ſatisfaire ſon reſſentiment, ſi elle avoit l'air de ne pas s'appercevoir de cet inſolent projet? Si elle continuoit à bien traiter Jerſey, c'étoit paroître l'encourager dans ſon extravagance; le Public,

qui en feroit bientôt inftruit, feroit perfuadé que la Reine fouffroit avec complaifance fes empreffemens. Il me vint alors une idée propre à débarraffer la Reine de cette crainte, & à faire retomber le ridicule fur Jerfey, fans faire aucun éclat. Il y avoit auprès d'elle une folle qu'on appelloit la Reine Marguerite, qui étoit d'une figure affez agréable; elle étoit toujours mife à l'antique, & d'une manière extraordinaire. Cette folle, dont la Reine s'amufoit, avoit par fois des reparties très-heureufes, fouvent trop de liberté, & ne ménageoit perfonne quand elle croyoit plaire à fa Maîtreffe & entrer dans fes fentimens. Marguerite fe tenoit ordinairement dans un

petit cabinet attenant la chambre de la Reine, & plusieurs personnes entroient chez elle pour s'en divertir. Je proposai à la Reine de lui faire dire d'y attirer Jersey, & lorsqu'il seroit seul avec elle, de se mettre à crier comme s'il lui faisoit violence, de sortir en désordre, de venir porter des plaintes à la Reine de l'insolence de Jersey, d'assaisonner enfin son récit des circonstances les plus ridicules pour lui. « Jersey sera, dis-je, à l'instant l'objet des railleries de la Cour. Vous en plaisanterez comme une autre, & M. le Cardinal lui parlera sérieusement sur l'indécence de sa conduite. Tout le monde s'entretiendra de Marguerite, & croira qu'elle a été

le seul objet des empressemens amoureux de Jersey. Il niera; mais il n'aura point de preuves à donner. On ne pourra imaginer que c'est une Comédie arrangée; car il sera impossible d'en deviner le motif, & de supposer à cette folle un intérêt pour inventer une telle fable. Vous pourrez même, dis-je à la Reine, au bout de quelques jours, d'après l'éclat de cette affaire, & sur les représentations de M. le Cardinal, interdire le Louvre pour un certain tems à Jersey. M. le Prince le soutiendra, & à sa sollicitation vous lui pardonnerez ». Cette petite Comédie auroit produit tout son effet, & vengé la Reine par la confusion

de Jersey. Mon projet fut goûté ; mais elle ne put se contenir : dès le soir même elle s'emporta contre Jersey, & le lendemain lui fit une sçène, & l'accabla de mépris devant tout ce qui étoit dans son cabinet. « Vous faites l'Amoureux, lui dit- » elle, M. de Jersey. Voyez le beau » Galant ! il faudroit vous envoyer » aux Petites-Maisons. » (*a*) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

La Reine paroissoit depuis quelque tems plus irritée que jamais

---

(*a*) Madame de Motteville rapporte la chose dans les mêmes termes.

* Ici se trouve une lacune.

des hauteurs de M. le Prince. On ne voyoit point de terme à ses prétentions & à celles de son Parti, & je remarquois qu'elle se contraignoit absolument pour le bien traiter. Les choses étoient venues au point qu'il sembloit nécessaire qu'elle renonçât au Cardinal, ou qu'elle privât les Princes de leur liberté ; il paroissoit bien plus probable alors, que le Cardinal céderoit à l'orage. Monsieur étoit au fond peu disposé en faveur des Princes ; mais les Princes s'en embarrassoient peu, assurés de la Riviere, son Favori, qui trahissoit son Maître, & dont l'intérêt étoit de voir le Cardinal éloigné des affaires. La Riviere se flattoit du chapeau qu'il avoit osé disputer au

Prince de Conti ; & se trouvant dans le Conseil, revêtu de cette dignité, il ne désespéroit pas de remplacer Mazarin. La dignité de Cardinal étoit desirée ardemment par Chateauneuf, par le Coadjuteur & par la Rivière, comme un moyen d'être à la tête des affaires. Le chapeau met hors de pair pour le rang, & la puissance semble devoir suivre le respect, & devenir le partage de celui qui précède les autres. Je fus pendant quelque tems bien éloignée de soupçonner que le Cardinal osât faire arrêter les Princes, & je crois que les railleries & les manières méprisantes de M. le Prince ont plus contribué encore que la crainte de sa puis-

ſance à faire prendre ce parti extrême. Les marques de mépris ont peut-être cauſé plus de révolutions, que les plus injuſtes traitemens & même la cruauté. Il n'y a point de haine irréconciliable, quand l'amour propre n'eſt point bleſſé. Le ſouvenir des maux s'efface avec le tems, ou diſparoît avec eux; mais le mépris eſt un breuvage amèr, dont le goût revient ſans ceſſe. L'aventure de Jerſey avoit outré la Reine juſqu'à la fureur contre M. le Prince. Les Frondeurs attiſoient ce feu déja très-violent, & le Coadjuteur étoit bien loin de chercher à l'éteindre. Ennemi de M. le Prince, & encore plus ami des partis d'éclat, des moyens ex-

trêmes ; il avoit concerté avec Madame de Chevreuſe le projet d'arrêter les Princes. L'affection de la Reine pour le Cardinal Mazarin, étoit dans ce tems-là plus vive peut-être que jamais. L'idée de s'en ſéparer ne pouvoit entrer dans ſon eſprit, & elle ſentoit que la conſervation de ſon Miniſtre étoit incompatible avec l'aſcendant que s'étoit arrogé M. le Prince. Si elle avoit pu réſoudre ſon cœur à un auſſi grand ſacrifice, on auroit bientôt exigé l'abandon des Sous-Miniſtres ; & M. le Prince, après avoir chaſſé le Conſeil, l'auroit compoſé à ſon gré, il ſeroit devenu Régent par le fait. L'intérêt de l'autorité ſe trouvoit donc fortifier celui que la Reine prenoit au Cardinal. Le reſſenti-

ment de M. de Noirmoutier contre M. le Prince, celui de M. de Laigues, Amant de Mademoiſelle de Chevreuſe, les portoit à concevoir les plus violens projets, & à les propoſer ſuivant que les circonſtances leur paroiſſoient favorables à l'exécution. La haine, la politique, la vengeance, & une foule d'intérêts particuliers concouroient à faire prendre le parti d'arrêter les Princes. Le ſecret fut gardé par un aſſez grand nombre de perſonnes, & le myſtère qu'on en fit à la Riviere annonça qu'il avoit perdu toute confiance, & fut le prélude de ſa prompte diſgrace. Madame de Longueville étoit chez moi, lorſqu'un Gentilhomme de M. le

Prince de Conti accourut hors d'haleine, l'avertir que les Princes étoient arrêtés. Elle jeta un grand cri, & s'évanouit. Tout ce qui étoit dans la chambre parut consterné. On s'agitoit, on demandoit les circonstances, on élevoit des doutes, on raisonnoit sur les causes, & l'on s'attendoit à des suites terribles. L'abattement, les projets de vengeance dominoient tour-à-tour les esprits; mais on ne songeoit pas à prendre de parti. Le tems pressoit cependant, & je ne doutois pas qu'il n'y eût bientôt des ordres pour arrêter Madame de Longueville. M. de la Rochefoucault arriva dans le moment où elle commençoit à reprendre l'usage de ses sens. Des



M. de la Rochefoucault s'exposa, pour la mettre en sûreté, à beaucoup de dangers, en la conduisant avec une escorte considérable jusqu'en Normandie : ils ne furent manqués, à leur départ, que d'un quart d'heure; & poursuivis sur la route, ils n'échappèrent aux Gardes envoyés par la Reine, que par un hasard miraculeux.

J'avois des liaisons assez étroites avec Madame de Longueville, & avec M. le Prince, & l'intérêt qu'excite la disgrace d'un homme plus éclatant encore par son mérite & ses qualités que par son rang, m'avoit inspiré un grand desir de le servir. Je voyois d'ailleurs que sa

détention n'avoit point remédié aux désordres, que l'esprit de faction régnoit également dans toutes les classes, & que l'autorité n'étoit pas plus respectée. Il y avoit dans toute la personne du Cardinal Mazarin quelque chose d'incompatible avec la considération publique ; cette espèce de mépris qu'il inspiroit, & qui avoit sa source dans l'absence des qualités de l'ame & dans l'avidité qui le caractérisoit, a contribué beaucoup aux désordres.... J'employai toute mon industrie à bien instruire M. le Prince de ce qui se passoit journellement; j'allai jusqu'à lui suggérer des moyens de briser ses liens. Sa Famille & ses Partisans n'épargnoient pas l'argent, & l'idée

de ſa gloire & de ſa grandeur opéroit encore plus peut-être ſur des Agens ſubalternes que l'intérêt. Je fis parvenir des billets dans des écus creux. Le Cuiſinier du Gouverneur de Vincennes fut gagné; on mettoit des lettres dans des lièvres & des poulets : enfin, ce qu'on aura peine à croire, je lui fis tenir des épées & des piſtolets; on les inſéroit dans des bûches qu'on avoit ſoin de marquer d'une croix imperceptible à d'autres yeux. Je me flattai deux fois, qu'au moyen des gens qu'on avoit corrompus & des armes dont les Princes étoient en poſſeſſion, ils pourroient s'évader: leur tranſlation s'y oppoſa & déconcerta toutes nos meſures. Je

ſentis alors qu'il falloit abandonner ces voies incertaines de ſalut, & les faire ſortir par la volonté de la Cour. Je repréſentai au Cardinal qu'il étoit de ſon intérêt de leur donner la liberté; que M. le Prince oppoſé, comme il l'étoit, aux Frondeurs, deviendroit pendant quelque tems un appui pour lui; & qu'il étoit plus facile & moins dangereux d'accorder quelques graces à des Princes, que de ſe laiſſer maîtriſer par un parti composé de perſonnes avides & ambitieuſes, dont tous les tréſors & les dignités de l'État ne pourroient ſatisfaire les deſirs. Ces conſidérations & mes inſtances n'eurent aucun ſuccès; c'eſt alors que je formai un projet,

dont l'exécution sembloit offrir d'insurmontables difficultés : il ne s'agissoit de rien moins que de réunir tous les partis en faveur des Princes.

Lorsque je fis part de mon plan à quelques personnes sûres, le Coadjuteur fut le seul qui m'entendit & qui démêla la différence de l'extraordinaire & de l'impossible ; je me souviens que je lui dis ces propres paroles :

« Vous avez mis M. le Prince » en prison, il doit être votre irré» conciliable ennemi ; vous avez » servi la Reine avec loyauté & effi» cacité, & il semble qu'elle doive » en avoir de la reconnoissance :

» mais soyez sûr que M. le Prince
» n'est point animé contre vous, il
» sent que vous avez joué votre jeu,
» & vous regarde comme un Gé-
» néral ennemi qui a profité de sa
» position ; la Reine, au contraire,
» ne vous pardonne pas, dans le
» fond de l'ame, de vous être arrogé
» une puissance à laquelle elle a
» été forcée de recourir ; multipliez
» vos services, & elle vous haïra
» d'autant plus qu'elle vous sera
» plus obligée. Si vous contribuez
» à la liberté de M. le Prince,
» il oubliera le passé ; il ne peut se
» dissimuler qu'il vous a forcé à
» ne rien ménager avec lui, &
» il vous saura gré de votre géné-
» rosité ; on applaudira à votre

» habileté dont il aura profité;
» vous n'êtes point ſon ſujet, &
» votre puiſſance ne lui portant
» point d'ombrage, il ne ſera point
» effrayé des ſervices que vous au-
» rez été à portée de lui rendre.
» C'eſt une ſingulière poſition que
» d'avoir à craindre ceux qu'on
» ſert, & de n'attendre de recon-
» noiſſance que de ceux qu'on a
» perſécutés; c'eſt la vôtre: réflé-
» chiſſez-y ».

Le Coadjuteur ſe rendit à mes raiſons. Je lui ajoutai qu'il étoit également eſſentiel pour lui d'obtenir le chapeau de Cardinal; que cette dignité importoit à ſa conſidération & à ſa sûreté: enfin je lui

offris la nomination de ma sœur Marie, Reine de Pologne. Le Coadjuteur se laissa en quelque sorte conduire par mes avis dans cette grande affaire de la liberté des Princes. Il fallut tromper presque tous les partis pour les amener au même but. Il étoit sur-tout important que la Cour n'eût pas le plus léger soupçon que les Frondeurs agissoient pour la liberté des Princes. On prenoit à chaque instant le change sur le but des démarches des différens partis. Les uns croyoient qu'on ne vouloit que chasser le Cardinal, & d'autres mettre les Princes en liberté. Il falloit, suivant les dispositions, montrer seulement l'une des deux perspectives.

J'étois en couche dans le plus fort de ces négociations, & ne pouvant ſortir de quelque tems, j'étois fort inquiète par la crainte de voir ſe rencontrer chez moi des perſonnes oppoſées, & qui toutes vouloient avoir l'honneur du ſuccès. Ma négociation auroit été contrariée, ſi elles avoient été inſtruites de la part que chacune d'elles pouvoit y avoir : ce n'eſt pas la ſeule occaſion où j'aie éprouvé que les ménagemens de l'amour propre, les intérêts de la vanité, donnent plus de peines dans les affaires que la conciliation des plus grands intérêts. Madame de Rhodes, dont l'ardeur pour l'intrigue étoit inépuiſable, ne s'ou-

blioit pas au milieu de tant de mouvemens; elle négocioit à droite & à gauche, avoit des chiffres de tous les gens accrédités dans les divers partis ; elle couroit jour & nuit, & il eſt inconcevable qu'elle pût ſuffire à ſes rendez-vous & ſes écritures. Sa manie de négocier & de ſe déguiſer me jeta un jour dans un embarras fort bizarre & qui vous paroîtra plaiſant. Elle vint un ſoir me trouver, déguiſée en Auguſtin, afin d'éviter que le Garde des Sceaux, qui avoit des préventions contre moi, fût inſtruit de notre entretien. Pour me parler plus à ſon aiſe & plus bas, elle ſe mit à genoux auprès de mon lit. Une de mes femmes, abſente de l'Hôtel

depuis quelques heures, & qui venoit de rentrer, s'imagina que j'avois sonné, & s'empressa d'entrer dans ma chambre. L'attitude de Madame de Rhodes & des paroles prononcées à voix basse qu'elle n'entendit pas, frappèrent, non sans raison, son imagination. Comme les révolutions sont promptes & dangereuses dans l'état où j'étois, la frayeur s'empara de son esprit; elle s'imagina qu'un accident imprévu m'avoit fait tourner en peu de tems à la mort, & qu'on avoit envoyé chercher mon Confesseur. Elle crut avoir entendu réciter les prières des agonisans, & se mit à fondre en larmes & à crier. L'allarme fut bientôt parmi mes Domestiques.

Mademoiſelle d'Averjean, qui demeuroit près de moi en qualité de Demoiſelle de Compagnie, fille fort dévote, entra la première, & frappée de la même terreur, ſe jeta à genoux & ſe mit à réciter des prières. Bientôt après mes Femmes, mes Gentilshommes, mes Pages remplirent ma chambre de leurs gémiſſemens. Madame de Rhodes étoit prête à ſe trouver mal d'inquiétude & de crainte d'être reconnue ; elle ſe cachoit ſous mes rideaux & mettoit ſon mouchoir ſur ſon viſage. Malgré l'embarras où j'étois, je ne pouvois m'empêcher de rire aux éclats. Quand je voulus parler, il me fut impoſſible de me faire entendre ; on croyoit que les ris qui

interrompoient mes paroles étoient l'effet du transſport ou des couvulſions, & les ſanglots redoublèrent. Enfin, j'appellai un homme de confiance & je parvins, non ſans peine, à lui perſuader que je me portois fort bien, & que le Religieux qu'il voyoit auprès de mon lit, avoit deſiré me parler en particulier pour une reſtitution conſidérable. Je lui ordonnai de le reconduire juſqu'à un caroſſe de louage, où il étoit attendu par un Frère qui l'avoit accompagné, & qui étoit l'Amant favoriſé de Madame de Rhodes, tandis que le Garde des Sceaux n'étoit que l'Amant utile pour les grandes affaires dans leſquelles elle étoit ſi empreſſée de figurer. Comme

il étoit preſque nuit, Madame de Rhodes ſortit ſans être reconnue, ſon mouchoir toujours ſur la bouche. La nouvelle de ma fin prochaine & même de ma mort ſe répandit le ſoir dans tout Paris, & deux cents perſonnes vinrent pour s'en informer myſtérieuſement. Beaucoup ſe perſuadèrent, lorſqu'on dit que j'étois très-bien, qu'on cachoit mon état ; ce ne fut qu'en me montrant au Coadjuteur & à M. de Beaufort, que je vins à bout de détruire une nouvelle dont le fondement étoit ſi ridicule.

Le Duc de la Rochefoucault étoit dans le même tems caché chez

moi; il s'étoit rendu à Paris pour négocier avec le Cardinal, & ses sentimens étoient conformes aux miens. Il desiroit que la liberté des Princes fût l'effet de la détermination volontaire de la Cour. A la haine qu'il avoit pour le Coadjuteur & les Frondeurs, se joignoient des idées de gloire & d'intérêt. Il sentoit qu'il pouvoit tout attendre de la Cour, si la liberté des Princes & leur réconciliation avec la Reine étoient son ouvrage. Ses négociations furent sans fruit; le Cardinal l'amusa quelque tems, & ne lui donna que des espérances éloignées & incertaines.

Au milieu de tant d'intérêts qui se

ſe croiſoient, il étoit bien difficile de ſervir efficacement les Princes. Chacun ne cherchoit que ſon propre avantage, & aimoit mieux les laiſſer dix ans en priſon, que de les faire ſortir pour fortifier le parti contraire. Chacun auſſi vouloit leur liberté à ſa manière. Le premier Préſident, ennemi des partis violens & de la guerre civile, inflexible dans ſes principes, attaché aux formes, deſiroit ſincèrement les ſervir, mais par les voies judiciaires. Le Coadjuteur qui étoit entré dans mon projet avec ardeur, étoit dans des ſentimens abſolument oppoſés. Il vouloit perdre à jamais le Cardinal Mazarin par le retour triomphant des Princes, & s'embarraſſoit peu

de leurs personnes. Tromper la Cour, l'embarrasser dans ses propres finesses, s'attacher à jamais M. le Prince par le service qu'il lui auroit rendu, attirer vers lui tous les partis, ravir de vive force le chapeau, marier sa Maîtresse à un Prince du Sang : voilà ce que se proposoit le Coadjuteur enivré de toutes les passions, en proie à la haine, à l'amour & à la vanité. Monsieur qui ne pouvoit rien être d'une manière absolue, manqua en partie au secret. Il fit confidence des démarches que faisoient les Frondeurs auprès des Partisans de M. le Prince. Je lui représentai vivement les suites de cette indiscrétion ; mais il me fit valoir le secret qu'il avoit gardé sur

ſes négociations, avec le parti des Princes, par le moyen des Frondeurs. Il s'admiroit de cette diſcrétion, & je ne pus m'empêcher de dire au Coadjuteur : « le poids étoit trop grand pour Monſieur, & il eſt ſoulagé un peu de s'être débarraſſé de la moitié du ſecret. » Il fallut remédier à cette imprudence, en arrêter les ſuites. Je ne pus en venir à bout, qu'en faiſant parvenir ſous le ſecret au premier Préſident, que Monſieur ſe moquoit du Maréchal de Grammont & lui faiſoit de fauſſes confidences.

On fit chez moi un projet de requête au Parlement au nom de Madame la Princeſſe. Elle fut

préſentée quelques jours après, & cette démarche, qui fut accueillie au Parlement, embarraſſa la Cour. Je me trouvai dans cette circonſtance l'arbitre en quelque ſorte de tous les intérêts, par la confiance de tous les partis; il ſembloit que je tenois par un fil tous les eſprits, & que je les faiſois mouvoir à mon gré. J'inſpirois au Parlement un avis ou des remontrances, & je dictois la réponſe de la Cour. J'arrêtois ou laiſſois agir la fougue du Coadjuteur. Enfin, je trouvois moyen de vaincre la pareſſe de Monſieur, & de fixer ſes irréſolutions.

Il eut quelque velléité d'aller au

Parlement, & plusieurs personnes pensoient que cela seroit un merveilleux effet. Je dis à M. de Rhodez & à Mademoiselle de Chevreuse d'ouvrir cet avis, qui ne manqueroit pas de lui déplaire, & que je m'y opposerois. « En voici, leur ajoutai-je, les raisons. Si Monsieur alloit au Parlement en ce moment, où les esprits ne sont pas encore assez échauffés, son intervention ne seroit pas décisive, & il est à craindre que la Reine voyant grossir la nuée par la présence toujours imposante de la seconde personne de l'État, ne prenne aussi-tôt le parti d'emmener le Roi de la Capitale, & Monsieur qui ne seroit pas encore assez avancé, ne pourroit se dispenser de la suivre. Réservons

Monſieur pour le moment où le Parlement ſera plus animé, où il aura fait des démarches qui auront encore plus irrité la Cour. Alors qu'il ſe préſente au Parlement; il y ſera regardé comme un Ange tutélaire: la préſence du Lieutenant-Général de l'État canoniſera tout ce qui aura été fait, & enhardira les eſprits à ne plus rien ménager; Monſieur ſe trouvera trop engagé avec le Parlement, dont il aura approuvé toutes les démarches; les choſes lui paroîtront trop avancées pour reculer, il ne ſuivra pas le Roi, & la Reine n'oſera quitter Paris ſans lui: ce ſeroit une trop grande imprudence à elle de laiſſer l'Oncle du Roi au milieu de ſes Ennemis, tandis que

les Princes sont en prison, & qu'elle sera privée aux yeux du Peuple, & des Corps, de tous les appuis naturels du Trône. » Monsieur fut effrayé dès qu'on lui parla d'aller au Parlement; il se tourna vers moi, & je dis que ce n'étoit pas mon avis. Il respira dès qu'il m'eut entendu parler ainsi. J'insistai sur ce qu'il falloit réserver la présence de Monsieur pour un moment décisif. La chaleur du Parlement ne peut aller qu'en augmentant, ajoutai-je; il faut la fomenter, & lorsque Monsieur paroîtra, & se joindra à lui, la Cour qui aura toujours conservé quelque espérance jusqu'à la décision de Monsieur, sera obligée de céder. Comme la liberté des Princes aura été emportée

en ce moment, ce ſera à lui qu'ils s'en trouveront redevables, ce qui ſera dans la vérité, ainſi que dans l'ordre.

Monſieur ne tariſſoit pas ſur les louanges qu'il donnoit à mon habileté & à la vivacité de ma pénétration, qui, ſelon lui, approchoit de la prophétie. C'étoit moins, comme vous pouvez penſer, parce que mon avis étoit bon, que parce qu'il favoriſoit ſon inaction.

Je n'avois pas peu d'embarras à faire marcher de front en quelque ſorte des intérêts oppoſés; la liberté des Princes étoit le but auquel je tendois invariablement, & ce ne fut

qu'au moyen de traités particuliers, qu'il fut possible d'y parvenir.

Madame de Montbazon me servit beaucoup; j'avois balancé sur l'appas que je lui présenterois; les intérêts du Duc de Beaufort la touchoient médiocrement, elle étoit bien sûre de le gouverner, quelque parti qu'il prît: elle avoit sur lui un ascendant absolu; il s'honoroit de la représentation de son Amant, peu disposé par sa nature à s'assurer de la réalité. Je lui offris plusieurs avantages & hasardai même de parler du mariage de sa Fille avec le Prince de Conti. Elle me demanda tout bonnement de l'argent, & nous convînmes qu'elle auroit cent mille écus, au

moment de la liberté des Princes. Madame de Rhodes ne fut pas moins ſolide dans ſes propoſitions : elle exigea cent mille francs, & un gouvernement pour ſon Amant. Madame de Chevreuſe eut la promeſſe de faire épouſer ſa Fille à M. le Prince de Conti. Je vous obſerverai que quelques perſonnes ſe récrièrent contre l'idée de ce mariage ; jamais, me dirent-elles, M. le Prince de Conti & ſa Famille ne conſentiront à ce qu'il épouſe une Fille qui eſt en commerce réglé & public, avec le Coadjuteur. Vous ne connoiſſez pas, leur dis-je, l'eſprit de parti ; il a ceci de particulier, c'eſt d'épurer les actions équivoques, & de couvrir toutes les fautes du voile de l'indul-

gence; je vous garantis que ſi le mariage manque, ce ne ſera pas à cauſe de la conduite de Mademoiſelle de Chevreuſe.

Il va ſans dire que le chapeau fût aſſuré par le concours de tous les partis au Coadjuteur. Enfin, Monſieur avoit pour ſon partage la charge de Connétable.

Peu de tems avant que tout fût arrêté & conclu entre les Frondeurs, je crus devoir faire encore une tentative auprès du Cardinal Mazarin; je lui fis parler par Bertet, qui fut à peine écouté; enfin, je le vis & ne négligeai rien pour le déter-

miner; je finis, en le quittant, par lui dire : il ne tient encore qu'à vous de vous faire un mérite de la liberté des Princes, à laquelle vous serez forcé dans peu; je ne puis vous parler qu'avec l'obscurité des oracles, mais il n'y en eut jamais d'aussi certain; les Princes sortiront de prison, & vous de la Cour. Il fut un instant frappé de ces paroles; il plaisanta ensuite sur le ton prophétique de ma conversation, & nous nous séparâmes sans avoir rien conclu. Peu de jours après il réfléchit sans doute à mes instances répétées, au ton de conviction qui règnoit dans mes conseils, auxquels l'opinion de ma sincérité donnoit du poids dans son esprit. Sans pouvoir rien pénétrer,

il fut porté à croire, en général, qu'il y avoit des menées ſourdes dont j'étois inſtruite, qui pouvoient lui être nuiſibles. Bertet vint me trouver de ſa part, pour me prier d'employer toute mon influence à retarder de quelque tems l'effet de mes prophéties. Je lui donnai des aſſurances de paix, mais pour un terme court. Je connus bientôt qu'il n'avoit cherché qu'à éloigner le danger, s'il exiſtoit, pour ſe donner le tems d'en découvrir la réalité; il perſiſta dans ſon oppoſition à la liberté des Princes, & je preſſai l'exécution de mon projet par la voie des Frondeurs.

Je parvins à faire ſigner quatre

traités. Maîtresse de faire prendre à M. le Prince, pour sortir de prison, tous les engagemens que j'aurois voulu, il me sembla de la justice de lui laisser une liberté entière ; je m'en rapportai à sa générosité, à sa reconnoissance, & le laissai libre en sortant de prison, de se décider, & suivant ses intérêts, & suivant ses sentimens. Ce que l'équité me dicta n'étoit contraire aux intérêts d'aucun parti. Des promesses extorquées ne peuvent lier personne, & M. le Prince moins que tout autre, parce que je n'ai vu personne dont l'esprit & le caractère fussent plus indépendans. Le mariage de Mademoiselle de Chevreuse fut excepté, mais M. le Prince étoit le maître

de rompre, lorſqu'il ſeroit en liberté. . . . . . . . . . . . . . . . *

La Reine dans la détreſſe, & j'oſe dire l'humiliation où elle ſe trouva. . . . . . . . . ** confiance qu'en M. de Senneterre. C'étoit un homme que l'étude des anciens Auteurs, ſes réflexions, l'expérience, une ſagacité rare rendoient capable de gouverner un Etat. Mais une profonde indifférence pour le bien & pour le mal, ſon goût ardent pour les plaiſirs dans l'âge le plus avancé, un grand mépris pour les hommes, une pareſſe incurable

---

* Ici ſe trouve une lacune.

** Il y a ici quatre ou cinq lignes effacées.

ne laiſſoient d'emploi à ſes facultés que pour le Conſeil : il ne ſuivoit rien, il étoit incapable de rien conduire ; mais ſon coup-d'œil ſupérieur démêloit tous les intérêts, lui faiſoit connoître ce que les paſſions, l'eſprit & le caractère de chacun mettroient d'obſtacle ou de facilité dans les affaires. Son arme favorite étoit le mépris, & il étoit perſuadé que la plupart des choſes s'évanouiſſoient d'elles-mêmes, en ne leur donnant pas de corps par l'oppoſition. Je me ſuis toujours trouvé mieux, me diſoit-il, d'une cuiraſſe de taffetas piqué, que de celle de fer. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

---

* Pluſieurs pages manquent ici.

étonnantes de ce tems, que de voir un Prince du Sang rechercher une Fille qui passoit pour être la Maîtresse d'un Prêtre. La Reine, dans les circonstances critiques, avoit recours à elle pour déterminer ce Prélat, qui ne se défendoit nullement de ses liaisons intimes, que la Duchesse de Chevreuse favorisoit, avouoit elle-même. Je vous ajouterai, pour finir ce qui la concerne, quelque chose de plus étrange. La Destinée avoit voué cette Princesse au Clergé : après le Cardinal de Retz, elle a aimé encore plus vivement l'Abbé Fouquet, & la passion a emporté une Princesse de Lorraine, jeune, belle, riche, au point de vouloir lui appartenir en légitimes nœuds.

J'ai ſouvent remarqué que les factions ſont comme le gros jeu & comme tous les grands intérêts, qui font diſparoître les diſtances, & mettent tout de niveau dans les momens de beſoin & d'enthouſiaſme. J'ai conféré dans la plus grande intimité dans ces momens de trouble, j'ai parlé avec les plus grands égards, & ſans croire rien faire d'extraordinaire, à des hommes auxquels, dans des tems plus calmes, je ne parlerois que dans mon antichambre. Ne vous êtes-vous jamais trouvée auprès d'une perſonne bien malade, & dont la vie eſt chère à tout ce qui l'entoure? Dans cette ſituation, une ſeule penſée occupe tous les eſprits, & rend égales toutes les perſonnes

que le même intérêt anime, ou qui ſont utiles ; on traite avec la plus grande familiarité le Chirurgien, la Garde, les Valets empreſſés : il en eſt de même de l'eſprit de parti, le premier des rapprochemens eſt d'entrer dans nos ſentimens.

Le gain de la bataille de Rhétel enfla le courage du Cardinal Mazarin ; mais ce triomphe fut de courte durée. Il étoit bien éloigné de ſoupçonner la poſſibilité de la réunion des partis en faveur des Princes, & ſe croyoit au-deſſus de toute crainte. Je fis vainement, comme je vous l'ai dit, pluſieurs tentatives pour l'éclairer, ſans compromettre le ſecret des perſonnes qui concouroient par

divers motifs à ce grand événement. Les mesures furent prises avec tant de secret, la haine des Frondeurs étoit si déclarée contre les Princes, que le Cardinal ne put rien démêler de leurs nouvelles dispositions. On souffloit le feu de toute part contre lui, il ne put résister à la conspiration universelle, & fut obligé de sortir de Paris. Il sentit alors combien mes avis étoient fondés, & que, mieux que lui, j'avois connu sa position. Son premier soin, en arrivant à Saint-Germain, fut de m'écrire.
« J'ai eu, me disoit-il grand tort » de ne pas ajouter foi à vos pré- » dictions : vous devez être satis- » faite ; les Princes seront en liberté » dans vingt-quatre heures : c'est

» votre ouvrage ; si je vous avois
» crue, ils n'en auroient pas obliga-
» tion à mes Ennemis. Vous n'ai-
» mez pas les Frondeurs, vous les
» avez fait concourir à votre but,
» comme on fait entrer des poisons
» dans un remède salutaire. A pré-
» sent, vous êtes libre de suivre
» votre penchant pour la Reine,
» qui n'est point fâchée contre
» vous. » Il m'exhortoit à m'y atta-
cher entièrement, & c'étoit mon
dessein.

Bientôt après, les Princes furent mis en liberté. On s'attendoit aux plus grandes révolutions, à l'arrivée de M. le Prince ; la Reine étoit irritée & consternée ; il est

certain qu'il pouvoit tout entreprendre.

M. de Senneterre qui étoit, à juste titre, la lumière de la Cour, vint me voir la veille de l'arrivée des Princes; il ne put me cacher son effroi. « Je ne serois point surpris, me dit-il, de voir M. le Prince Régent avec Monsieur dans trois jours. Il a pour lui la Ville, le Parlement, & tous les partis sont réunis en sa faveur. Il n'y a plus de fronde; elle est fondue dans le parti de M. le Prince. Le Ministre est en fuite, la Reine est sans appui & sans conseil. »

» Tout cela est vrai, lui dis-je,

mais il arrive presque toujours que les hommes manquent les momens décisifs. Si M. le Prince, le jour de son arrivée, ne fait pas quelque chose de marqué, qui porte au dernier degré l'opinion de sa puissance, il ne sera plus tems le lendemain. Voici ce qui arrivera suivant mes conjectures. Trop heureux de sortir de prison, il n'a travaillé que pour sa liberté, il n'a pas fait de plan au-delà. Il peut tout entreprendre, j'en conviens; mais il ne connoît pas ses forces, il ignore la crainte qui règne dans tous les esprits: dans deux jours on sera familiarisé avec lui, l'enthousiasme sera dissipé, la crainte calmée. Sa puissance est dans l'opinion: il n'en profitera pas.

M. le Prince déteste la guerre civile; les négociations l'ennuient ; il est habitué à ménager la Cour : la plus légère faveur, au sortir de la prison, le tiendra en suspens, & lui fera craindre de sacrifier des avantages certains à des projets chimériques, qui le feroient dépendre d'une multitude de gens qu'il hait ou méprise. »

Je ne doute pas que M. de Senneterre, qui fut frappé de mes conjectures, n'ait rendu aussi-tôt notre conversation à la Reine.

Ce que j'avois prévu arriva. Le Garde-des-Sceaux fut sacrifié à la haine de M. le Prince, & il ne tarda

pas à s'attacher à la Cour. Il avoit eu l'air d'abord de vouloir exécuter avec une exacte fidélité son engagement envers Madame de Chevreuse; & la certitude de faire quelque chose de désagréable à la Cour, le portoit à ne pas s'en écarter. Soit passion pour la Princesse, soit desir de se procurer l'appui d'un grand parti, M. le Prince de Conti souhaitoit vivement de voir terminer alors cette affaire . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *
Le Cardinal qui n'avoit jamais cru que la chose dût avoir lieu, entra dans la plus grande colère contre

* Ici manquent deux pages.

Madame de Chevreuſe, qu'il accuſa d'avoir trompé la Reine. Il s'emporta au point de dire, devant pluſieurs perſonnes, qu'il ne croiroit de ſa vie aux paroles d'une femme galante; & il ſe ſervit d'un terme plus énergique. Si la Cour étoit alarmée de cette alliance, Madame de Longueville l'étoit encore plus. Son amour propre étoit d'avance tourmenté par la perſpective de la rivalité d'une perſonne plus belle & plus jeune, devenue ſupérieure à elle par le rang, comme elle l'étoit par tous les avantages de la figure. Elle ne négligea rien pour faire rompre ce mariage; elle fit jeter l'alarme dans l'eſprit de la Reine & du Cardinal, par des perſonnes qui leur étoient dévouées,

ſur le danger d'unir étroitement avec la Maiſon de Condé une femme auſſi intrigante & artificieuſe que la Ducheſſe de Chevreuſe. Madame de Longueville repréſenta que M. le Prince de Conti, qui faiſoit peu d'effet, mais qui enfin étoit Prince du Sang, étayé de tous les entours de Madame de Chevreuſe, de l'eſprit de la mère, de l'aſcendant que la beauté donneroit à ſa fille, acquéreroit un grand crédit; qu'il faudroit compter avec lui; en un mot, que c'étoit un zéro auquel le parti de Madame de Chevreuſe ajoutoit des chiffres qui lui donneroient de la valeur. La Reine & le Cardinal étoient déja irrités & inquiets. On fit agir auprès de M. le Prince, & les

promeſſes des plus grands avantages furent prodiguées, afin de l'engager à s'oppoſer à cette alliance : c'eſt ce qu'il fit avec éclat, & même indécence, ne s'étant pas donné la peine d'en parler lui-même à Madame de Chevreuſe. Le Préſident Violé fut chargé de cette commiſſion, & les ordres de la Reine furent les motifs qu'on mit en avant. La conduite de M. le Prince fut d'autant plus choquante, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de rompre avec plus de ménagement. Madame de Chevreuſe lui avoit repréſenté peu de tems après qu'il fut en liberté, qu'elle ne le croyoit pas engagé par des promeſſes faites pendant ſa priſon, & avoit offert de lui remettre ſa parole.

Comme il desiroit en ce moment faire de ce mariage un épouventail pour la Cour, il n'avoit pas voulu renoncer à ses engagemens. Le Coadjuteur connut alors combien peu il devoit se fier à la reconnoissance de M. le Prince, & tout habituée que j'étois à la légèreté & à l'ingratitude des hommes, je vous avoue que je fus surprise de la conduite de M. le Prince après sa prison.

Le Coadjuteur me demanda un soir un entretien avec un grand mystère. Je me rendis en carrosse de louage dans un appartement d'un couvent, où il arriva dans l'ajustement le plus ridicule pour un Archevêque. Son chapeau étoit

couvert de plumes ; il avoit un juſte-au-corps vert & or, une petite oie incarnat. Vous ne pouvez vous figurer quel air il avoit ainſi paré, avec la figure & la taille que vous lui avez connue. Je le vis tranſporté de rage de la conduite de M. le Prince avec Mademoiſelle de Chevreuſe. « La manière dont il a rompu ce mariage eſt un outrage, me dit-il ; » & il faut convenir qu'il avoit raiſon, & qu'on n'uſa jamais de moins de ménagemens. Remarquez, je vous prie, qu'on n'imagina pas de mettre en avant le motif de la conduite de Mademoiſelle de Chevreuſe, qu'il eût été difficile de réfuter. Le Coadjuteur jura qu'il s'en repentiroit, & il a tenu parole

autant qu'il a dépendu de lui. « Je
» ſuis ſurpriſe & choquée du pro-
» cédé de M. le Prince, lui dis-je,
» & d'autant plus que c'eſt moi qui
» ai donné l'idée de ce mariage, &
» que Mademoiſelle de Chevreuſe
» eſt ma parente. Je crois fortement
» que c'eſt la Reine qui a fait agir
» auprès de lui, pour le déterminer
» à cette rupture, & le brouiller
» avec une partie de la fronde... *
» C'eſt un grand avantage pour la
» Cour, & auquel rien ne peut
» être comparé, que la diſpoſition
» de fonds conſidérables. On eſpère
» dans un parti; mais avec la Cour

---

* Il y a ici pluſieurs lignes d'effacées.

» on eſt payé comptant ». Je lui faiſois cette obſervation, parce que j'étois inſtruite que le Marquis de la Boulaye trahiſſoit ſon parti, gagné par les bienfaits de la Cour; il ſe livroit de tems en tems à des extravagances qui ne lui tournoient jamais à mal, & il faiſoit une grande dépenſe : je me doutai d'après l'excès même de ſon zèle, que ſes témérités étoient concertées, & avoient pour objet d'écarter tous les ſoupçons. Nous eûmes un entretien fort long ſur l'état des affaires, & nous convînmes de nous unir pour deux objets importans à tous deux : le chapeau pour lui, & la ſur-intendance pour M. de la Vieuville. Je n'avois que des idées

idées vagues ſur un projet que je ne tardai pas à exécuter, & je ne crus pas devoir m'en ouvrir en ce moment avec le Coadjuteur. . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

J'étois libre alors de tout engagement avec les Princes. J'avois contribué plus que perſonne, je puis le dire, à les faire ſortir de priſon, & j'avois annoncé dès l'origine, que c'étoit à cet objet que je me bornerois. Dégoûtée des hauteurs de M. le Prince, qui me paroiſſoit incapable de garder aucunes meſures, & peu fidèle à ſes engagemens; fatiguée des incertitudes de Monſieur;

---

* Il y a ici pluſieurs pages de perdues.

je résolus dès-lors de m'attacher uniquement à la Reine & au Ministre. Après tant d'occasions manquées, il étoit clair qu'aucun parti ne prendroit le dessus, & que le tems seul feroit tourner les choses à l'avantage de la Reine & de son Ministre, parce que le pouvoir l'emporte toujours à la longue. La sincérité que je mettois dans les plus confuses intrigues, & peut-être un peu de réputation d'habileté, jointe au crédit que j'avois sur l'esprit des personnes les plus importantes, me firent rechercher de la Reine. Une circonstance avoit déterminé la confiance du Cardinal, & excita même sa reconnoissance. On parloit un jour chez la Reine de la fin tra-

gique du Roi d'Angleterre, & M. de Senneterre raconta quelques circonſtances qui pouvoient avoir amené cette ſanglante cataſtrophe. « L'abandon qu'il a fait du Comte » de Strafford, dis-je à la Reine, » a montré toute ſa foibleſſe, & » après l'avoir forcé à ſacrifier » l'homme qui avoit toute ſa con- » fiance, ſes ennemis ont ſenti » qu'ils pouvoient tout oſer. « J'inſiſtai vivement ſur cet article ſans aucun projet ; je m'apperçus que la Reine devint rêveuſe, que Madame de Navailles, Confidente du Cardinal, me regardoit attentivement, & applaudiſſoit avec une eſpèce de tranſport à ce que je diſois. « Vous » avez raiſon, me dit la Reine, &

» c'eſt une leçon pour les Rois, de
» ne pas abandonner leurs Miniſ-
» tres. » Je ſentis l'application qu'elle avoit faite, & je ne vous cacherai pas que, dans ce moment, je voulus profiter de ce que j'avois dit ſans projet, & uniquement parce que c'étoit mon ſentiment. Je dis donc à Madame de Navailles avec un air de fineſſe : « il me ſemble que ce que j'ai dit a fait une grande impreſſion à la Reine. » Elle me ſerra la main, & j'ai ſu que le ſoir même elle avoit rendu notre converſation au Cardinal. Quelques jours après, la Reine ſe fit honneur de mon ſentiment, & elle répéta dans pluſieurs circonſtances, que Charles I. avoit été victime de ſa

foibleſſe envers le Comte de Straf-ford, & en fit des applications aux circonſtances où elle ſe trouvoit. J'ai lieu de croire que les réflexions qu'elle fit d'après ce que j'avois dit en cette circonſtance, l'ont affermie au milieu des dégoûts que lui cauſoient quelquefois les embarras extrêmes, où la jetoit l'animoſité qu'on avoit contre ſon Miniſtre. Le Cardinal fit un uſage fort imprudent par la ſuite de ce que j'avois dit ſur les affaires d'Angleterre. Il s'aviſa de comparer le Parlement de Paris à la Chambre Baſſe, & quelques Magiſtrats à Cromwel & Fairfax. Il y eut un beau bruit au Parlement ſur cette comparaiſon, que Monſieur & le Coadjuteur ne man-

querent pas de faire valoir & de paraphraser de toutes manières. Le Coadjuteur me dit à ce sujet : « Le » Cardinal Mazarin a dit une » grande sottise ; mais il fait bien » de l'honneur au Parlement de » supposer qu'il y ait parmi ces » Robins un Cromwel. » . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

La rupture du mariage de Mademoiselle de Chevreuse, fut en partie cause de l'animosité que conçurent les Frondeurs contre M. le Prince. Il ne tarda pas à prendre l'alarme, & à se croire sans ressource & sans

* Plusieurs pages manquent ici.

aſyle, lorſqu'il vit que la haine du parti étoit auſſi vive contre lui que contre le Cardinal Mazarin.....

Dans peu de tems la conduite de M. le Prince l'avoit réduit au même état où il étoit avant ſa priſon. Déteſté de la Reine & des Frondeurs, il ſembloit qu'il n'y avoit d'autre moyen de calmer les troubles, de rétablir l'autorité, que de l'arrêter de nouveau. Je tâchai en vain de ramener les eſprits, quels que fuſſent mes motifs de mécontentement........... Perſonne ne vouloit ſe fier à lui. On ne comptoit pour rien ſa parole depuis la rupture du mariage. Sa légèreté, ſes hauteurs avoient aliéné la Cour

& la Ville. Je me ſuis ſouvent demandé quelles pouvoient être ſes vues, & je me ſuis convaincue qu'il n'en avoit aucune, & que toute ſa conduite a été dirigée dans ces tems par l'emportement & la variation de ſon humeur. M. le Prince, enivré de ſuccès dès ſa plus grande jeuneſſe, n'a jamais fait de plan, & n'a jamais pu ſe perſuader qu'il y eut perſonne au monde digne d'être ménagé par lui. La légèreté porte ſouvent les hommes à des propos & des actions inconſidérées, ſans aucun deſſein formé de choquer ou de nuire. Ceux qui en ſont l'objet ſuppoſent des intentions & cherchent à ſe venger. De-là naiſſent des animoſités réciproques, qui

engagent à ſuivre des partis oppoſés aux intérêts & aux ſentimens : enfin plus les traits partent de haut, & plus ils ſont ſenſibles. A travers toutes les viciſſitudes de la conduite & des ſentimens de M. le Prince, il étoit cependant aiſé d'appercevoir qu'il tenoit de ſon éducation & de l'application à ſes intérêts un penchant marqué à déférer à la Cour ; mais ſon humeur contrarioit ſon penchant, & le jetoit ſouvent dans le chemin oppoſé à ſes intérêts. La réunion de tant de haines contre M. le Prince, penſa lui être fatale. La Reine étoit déterminée à le faire arrêter de nouveau, & les moyens violens qu'on auroit employé pour y parvenir, ne menaçoient pas moins ſa vie que

ſa liberté. L'averſion de la Reine pour M. le Prince, étoit alors à un tel point que la certitude de la réconciliation la plus ſincère, & celle du rétabliſſement du calme dans toutes les parties de l'État, ne l'auroient pas autant flattée que ſa perte; il faut convenir que les ſanglantes railleries de M. le Prince ſur la Reine & le Cardinal, avoient dû produire un reſſentiment ineffaçable dans ſon cœur. M. le Prince a riſqué pluſieurs fois dans l'eſpace de quelques ſemaines le ſort du Maréchal d'Ancre; & d'Hocquincourt entre autres ſe propoſa pour être le Vitry de cette cataſtrophe. La Reine ſupportoit preſque auſſi impatiemment l'abſence du Cardinal que les hau-

teurs de M. le Prince; elle ne ſavoit à qui ſe confier. Le Cardinal gouvernoit de Breulh; mais il y avoit bien des circonſtances qui exigeoient de prendre un parti au moment, & la Reine étoit embarraſſée & par la crainte d'être blamée du Cardinal, & par la difficulté des affaires. Un jour elle m'entretenoit de ſes chagrins, du peu de fonds qu'on pouvoit faire ſur Monſieur, & des trahiſons de ceux qui paroiſſoient les plus dévoués à ſon ſervice & à ce pauvre M. le Cardinal; enfin, des exceſſives prétentions de M. le Prince. « Puiſque Votre Majeſté, » lui dis-je, ne peut être aſſûrée » de la fidélité de ceux qui la ſer» vent, j'emploierois contre mes

» ennemis l'activité du ressenti-
» ment de leurs propres ennemis.
» Je ne lui réponds pas que le
» Coadjuteur seconde ses vues pour
» le retour de M. le Cardinal ; &
» il ne le pourroit pas sans se dis-
» créditer ; mais il vous débarassera
» de M. le Prince : c'est le seul
» homme qui puisse lui être opposé
» avec succès. Si Votre Majesté
» daigne témoigner quelque con-
» fiance au Coadjuteur, flatté de
» la servir & d'avoir à se mesurer
» avec le premier Prince du Sang,
» charmé de satisfaire son ressenti-
» ment, il emploiera tout ce qu'il
» a d'esprit, d'amis, de moyens,
» pour répondre à vos vues. Le
» Coadjuteur dispose de Monsieur ;

» il ſaura allier ſes intérêts avec les
» vôtres, & lui en perſuader
» l'union. Votre Majeſté a tout à
» craindre de M. le Prince, s'il
» venoit à connoître ſes forces, s'il
» daignoit ménager les eſprits pen-
» dant ſix ſemaines. Avec ſon
» eſprit, ſon courage, ſa réputa-
» tion, que ne peut-il pas oſer ?
» Que Votre Majeſté réfléchiſſe à
» ce qui pourroit arriver, s'il s'unif-
» ſoit avec Monſieur par le mariage
» de ſon fils. Il faut trancher le
» mot, Madame, il peut aſpirer à
» tout, à la régence. Qu'eſt-ce
» que peut craindre au contraire
» Votre Majeſté d'un Archevêque ?
» Il faudra le faire Cardinal ? il le
» ſera tôt ou tard, & il vaut mieux

» qu'il en ait l'obligation entière
» à Votre Majesté, que de le de-
» voir à la nécessité des circons-
» tances. Il s'opposera au retour de
» M. le Cardinal ? les autres ne s'y
» opposeront pas moins, & si M. le
» Prince y consent, ce sera après
» l'avoir avili, avoir anéanti l'au-
» torité Royale ; enfin, ce sera
» pour en faire le servile instru-
» ment de ses volontés. Le Coad-
» juteur voudra être premier Mi-
» nistre ? en supposant que ce soit
» son ambition, n'est-il pas
» préférable de le voir s'élever
» à cette place que M. le Prince
» de vive force à la régence ? mais
» il a trop d'esprit pour se persua-
» der, que les factions puissent

» pousser un homme subitement
» & violemment en quelque sorte
» au premier emploi de confiance
» d'un Gouvernement. Votre Ma-
» jesté d'ailleurs pourroit le satis-
» faire sans lui donner la première
» place, & l'engager au contraire
» à y souffrir M. le Cardinal. Je
» suppose qu'un jour Votre Ma-
» jesté, contente de ses services,
» donne au Coadjuteur les Sceaux
» & le Gouvernement de Paris;
» n'est-il pas à présumer que son
» ambition seroit satisfaite ? »

La Reine me laissa achever sans m'interrompre. La joie se peignit sur son visage quand je lui montrai la perspective de la défaite de M. le

Prince. J'allai plus loin ; je lui proposai de le faire arrêter. Cette idée ne lui permit de faire aucune objection sur tout le reste : elle servoit trop efficacement son ressentiment. « Etes-vous chargée, » me dit-elle, de me faire cette » proposition ? — Non, Madame, » lui dis-je, & je n'avois même » aucune intention d'en parler à » Votre Majesté en me rendant » chez elle ; c'est une idée qui » m'est venue & non un projet » concerté avec personne, ni » même arrêté dans mon esprit. — » Je vous demande votre parole la » plus sacrée, me dit-elle, de ne » vous ouvrir à personne d'ici à » quelques jours de votre projet » qui

» qui me ravit, & que je voudrois
» exécuter demain. Dans peu, je
» vous en dirai davantage. « Elle me
rappella enſuite pour me dire : » le
» Coadjuteur ſera bien ſurpris de
» vous voir ſi animée contre M. le
» Prince. »

Je ne devois pas m'attendre que
la Reine adoptât un avis auſſi déciſif
ſans conſulter le Cardinal. Je ne me
trompai pas, & je reçus quelques
jours après un billet de lui, qui étoit
joint à une lettre très-bien raiſonnée
qu'il écrivoit à la Reine. Il approu-
voit entièrement mon projet, &
m'en remercioit comme de l'idée
la plus heureuſe. « Vous voyez,
» me dit la Reine, lorſque j'eus lu

» la lettre du Cardinal, que le
» pauvre homme consent même à
» céder sa place au Coadjuteur.
» Il ne veut que le bien de l'État
» & la conservation de l'autorité. »
Lorsque le Coadjuteur se fut entretenu avec la Reine, il vint par son ordre me faire part de sa conversation. Je fus surprise que la Reine eût été jusqu'à lui offrir l'appartement du Cardinal au Palais Royal, & l'entrée au Conseil. On ne le pressa pas beaucoup sur ces deux articles, à ce qu'il m'assura: il s'y refusa, & je crois qu'il fit très-mal. S'il avoit pu amener la Reine à le loger au Palais Royal, son habileté & la séduction de son esprit lui auroient dans peu fait acquérir

de l'afcendant fur cette Princeffe. Un homme jeune, ambitieux, fpirituel, habitué au commerce des femmes, habile à flatter leur amour propre, avoit bien des avantages pour s'infinuer dans la confiance de la Reine. Elle fe feroit accoutumée à le confulter, à fuivre fes confeils. Enfin, le Coadjuteur qui auroit fu fe rendre agréable à une grande partie du Public, qui auroit eu le Peuple pour lui, & qui fe feroit fervi habilement du fantôme appellé Monfieur, l'auroit emporté bientôt fur un abfent, que la Reine auroit regardé comme le principe de tous fes chagrins & des troubles qui agitoient l'État. Plus j'ai réfléchi à la circonftance

où s'eſt trouvé le Coadjuteur, & plus je me ſuis perſuadé qu'il a manqué la plus haute fortune. Ceux qui connoiſſent ſon caractère n'en ſeront pas ſurpris. Séduit par l'éclat d'une grande action & de l'extraordinaire, il ne comptoit plus pour rien ſes plus ſolides & plus chèrs intérêts. Je ne manquai pas de faire valoir auprès du Cardinal la conduite franche & déſintéreſſée du Coadjuteur. « Il » ne peut à la fois, lui diſois-je, & » vous ſervir pour votre retour en » France, & combattre avec avan- » tage M. le Prince. Il faut qu'il » perſiſte dans ſon rôle, pour être » utile à la Reine dans ce qui la » touche en ce moment le plus » ſenſiblement; mais il agira tou-

» jours plus foiblement contre vous
» ſans s'en rendre compte à lui-
» même. Engagé à ſervir la Reine,
» il eſt à préſumer que ce qu'il fera
» pour s'oppoſer à votre retour,
» ne ſera en quelque ſorte que pour
» l'acquit de ſa conſcience, dans
» la vue de ne pas ſe diſcréditer.
» Il ſe commandera & raiſonnera
» ſes attaques, au lieu d'y être en-
» traîné aveuglément par ſon ani-
» moſité. Si les choſes reſtent dans
» l'état où elles ſont, le Coadjuteur
» ne vous en fera pas moins con-
» traire; & d'un inſtant à l'autre,
» il peut profiter de ſon aſcendant
» ſur Monſieur, pour le réunir avec
» M. le Prince. Jeter la diviſion
» parmi vos ennemis, eſt la conduite

» la plus habile que vous puissiez
» suivre, dans une circonstance où
» tout est à craindre de leur réu-
» nion. En suivant le plan qu'on
» vous propose, vous opposez le plus
» habile au plus redoutable, & vous
» privez ce dernier de l'appui im-
» posant de Monsieur. Le tems doit
» tout ramener vers la puissance,
» comme tous les fleuves se rendent
» à l'Océan. Assuré, comme vous
» l'êtes, de l'affection de la Reine,
» à laquelle se joint la haine de vos
» ennemis, votre retour est cer-
» tain. Il en coûtera un chapeau;
» c'est comme si vous achetiez le
» pouvoir suprême par le don d'un
» hochet à un enfant. Mais quelle
» différence si votre retour étoit

» dû à M. le Prince, qui ne vous
» rappellera que pour vous con-
» duire comme un triomphateur à
» son char ! Déclaré votre Protec-
» teur aux yeux du Public, on verra
» dans lui l'arbitre de vos destins,
» qui vous éloigne, vous rappelle
» à son gré. Vous ne pourrez con-
» server le titre & l'extérieur de la
» puissance, que pour faire sans
» cesse le sacrifice de la réalité à
» M. le Prince. » Je parlois ensuite
avec un grand éloge du refus que
le Coadjuteur avoit fait de l'appar-
tement au Palais Royal, & du
Ministère. . . . . . . . . . . . . . *

* Il y a ici une lacune.

M. le Prince ne tarda pas à ſentir tout le danger de ſa poſition. Il reçut des avis, & prit l'alarme ſur la marche de deux Compagnies des Gardes, qu'il crut commandées pour le ſurprendre. Il partit en conſéquence une nuit précipitament pour St. Maur, & ce ne fut pas ſans raiſon qu'il ſe détermina à abandonner la Capitale, où il couroit de grands dangers.

Le Coadjuteur ne s'étoit vanté de rien à la Reine, qu'il ne fût en état d'exécuter, & il remplit exactement ſes promeſſes. Il anima la grande fronde contre M. le Prince, & répandit des écrits, dont une partie étoit ſon ouvrage, pour décrier ſa

conduite, en dévoiler les principes, en faire sentir les conséquences. Le parti qu'il avoit dans le Parlement se réveilla, & dans peu il fut en état de balancer celui de M. le Prince. Il sortit alors de sa retraite, & se montra en état de guerre contre M. le Prince. Le Parlement se trouva un jour investi par des gens dévoués au Coadjuteur. Il étoit maître des postes; des armes étoient rassemblées dans divers endroits du Palais; & ces préparatifs d'hostilités établis, les mots de rallîment donnés, le Coadjuteur se présenta au Palais. Vous figurez-vous, au milieu de cette soumission de tous les ordres où vous êtes accoutumée de vivre, ce Cardinal que vous voyez si simple

dans ſes manières, recherché ſeulement de quelques Amis diſtingués dont la ſociété fait les délices; pouvez-vous vous le figurer à la tête d'une multitude de gens armés, dans ce Palais où tout reſpire à préſent l'ordre, la décence & la paix, donnant des ordres d'attaque & de défenſe comme dans un camp? Ne croyez-vous pas entendre une hiſtoire de la Chine ou du Japon? M. le Prince ſe rendit au Palais, accompagné de plus de gens de qualité, mais d'une ſuite moins nombreuſe peut-être. Le Vainqueur de Rocroi, de Lens, ſe trouve en tête, dans un lieu où il n'avoit pas l'avantage des poſtes, l'Archevêque de Paris. Il y eut du trouble, il

devoit y avoir du carnage, & la Reine, à qui d'inſtant en inſtant on venoit rendre compte de l'état des choſes, me dit : « S'ils alloient être tués tous deux ! » C'eût été effectivement un beau jour pour elle. Malgré le zèle que lui montroit le Coadjuteur, il n'y eut pas une goutte de ſang répandu. On revint aux négociations, &, contre mon ſentiment, la Reine ſacrifia les Sous-Miniſtres.

. . . . . . . . . .

La majorité du Roi ſembla devoir redonner quelque vigueur à l'autorité. La Fronde, le Coadjuteur qui en étoit l'ame, étoient pour la Cour. Monſieur ſuivit leur exemple, déterminé par le Coadjuteur. M. le Prince, embarraſſé de ſa poſition,

fatigué des ſollicitations de ſes Amis pour lever l'étendard de la révolte, prit enfin ce parti violent contre ſon gré, & contre celui de la Cour qui cherchoit à le retenir. Ce fut une eſpèce de fatalité qui détermina cette démarche, & Monſieur a été ſoupçonné aux yeux de beaucoup de gens de l'avoir favoriſée par le deſir d'être débarraſſé de M. le Prince. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

Un évènement heureux pour le Cardinal Mazarin, fut la mort du Duc de Bouillon, au moment où

* Il manque ici pluſieurs pages.

il alloit remplir la place de Sur-Intendant des Finances. Le Cardinal n'en avoit aucun ombrage; mais un esprit aussi supérieur que celui du Duc de Bouillon, dans un poste qui lui eût donné autant d'autorité, joint à l'éclat de son nom & à ses prétentions, ne pouvoit que préparer au Ministre beaucoup d'embarras.....
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *

Le Cardinal de Retz vint enfin à Compiegne, où la Reine le reçut assez bien; tout le monde y étoit en défiance. La jalousie règnoit parmi toutes les Créatures du Car-

---

* Il y a ici une lacune très-considérable.

dinal Mazarin, empressées de se disputer le mérite des évènemens : mais tous se réunirent pour nuire au Cardinal de Retz. Je crois que dès ce moment il ne connut pas sa position, qu'il fut séduit par quelques mots obligeans de la Reine, & emporté par la vanité qui s'est toujours un peu mêlée dans toutes ses actions. Assuré de Monsieur, il ne crut pas que la Cour prît jamais de parti sans se concerter avec lui. Cela étoit probable & même dans l'ordre des intérêts de la Reine. Mais soit imprudence heureuse, ou lumière acquise par quelque trahison, la Reine sentit toute la foiblesse de Monsieur, n'eut pour lui aucuns ménagemens, & essaya sur

lui-même le premier emploi de l'autorité Royale. On lui fit dire de ſortir de Paris, & de ſe retirer à Limours; & il partit ſans aucune réſiſtance. Le Cardinal de Retz, auroit dû être étourdi de cet acte d'autorité exercé ſur la première perſonne de l'État. Privé de ſon appui, il lui reſtoit peu de moyens, & les premiers momens propres à agir dans les circonſtances critiques ne reviennent plus. La Majeſté Royale avoit repris tout ſon éclat, & la puiſſance de la Reine ſe trouva en deux jours établie comme ſi elle n'avoit jamais reçu d'atteinte. Je m'apperçus, à un ton d'aigreur que prit la Reine en me parlant du Cardinal de Retz, que ſa poſition

étoit moins bonne qu'il ne la croyoit, & je cherchai à pénétrer plus avant, en excitant l'Abbé Fouquet à parler. Il ne me donna pas le tems de faire une grande dépenſe en pénétration ; car il me dit nettement, que ce n'étoit plus le tems pour le Roi de négocier avec ſes Sujets, & que ſon avis étoit qu'on prît le Coadjuteur mort ou vif. Servien n'étoit guères plus modéré. Le Tellier ſeul auroit mieux aimé ſe débarraſſer par des voies de douceur de la préſence du Cardinal, & lui faire un pont d'or. Il ſeroit difficile de déterminer ſi la Cour étoit de bonne foi dans ſes négociations avec le Cardinal de Retz, pour lui faire quitter Paris avec honneur, ou ſi l'on cherchoit à

l'amuſer

l'amuſer pour ſaiſir l'occaſion de s'aſſurer de ſa perſonne. Je crois que l'un & l'autre ſont vrais ſuivant les époques. Cette différence de tems & de ſentimens n'eſt pas aſſez obſervée dans les affaires & dans l'hiſtoire, & fait porter des jugemens abſolument oppoſés. Si le Cardinal de Retz eût bruſqué ſon accommodement dans les premiers tems, ſans s'obſtiner à vouloir procurer des avantages à ſes Amis, & faire en quelque ſorte la loi, il auroit obtenu pour lui ce qu'il pouvoit deſirer. L'Abbé Fouquet imaginoit chaque jour quelque nouveau moyen de s'aſſurer de la perſonne du Cardinal de Retz, & vous allez voir, par ce que je vais vous raconter, quelle

étoit l'activité de sa haine, & ce que le Cardinal de Retz avoit à craindre au milieu des embûches qu'on lui tendoit.

Cet Abbé, enragé d'avoir manqué plusieurs entreprises contre le Cardinal de Retz, crut avoir trouvé un moyen de réussir. Le Cardinal avoit une affectation de galanterie qui contrastoit singulièrement avec son état, & je me souviens que Mademoiselle de Scudéry, l'entendant un jour débiter des complimens à Madame de Châtillon, me dit tout bas : *Nous avons un Archevêque qui est plus Berger que Pasteur* (*a*).

(*a*) Ce mot a été appliqué depuis à M. de Harlay.

L'Abbé Fouquet imagina de mettre à profit la foiblesse du Prélat, afin de l'attirer dans le piège. Mademoiselle de Sainte-Hélène, fille de dix-huit ans, d'une grande beauté & d'un esprit fort simple, parut à l'Abbé Fouquet un objet propre à séduire le Cardinal, & l'on a sçu depuis qu'il disoit à ses confidens: *Voilà l'hameçon qui me fera prendre le rouget.* La Mère de la Demoiselle, intrigante & pauvre, se prêta aux vues de l'Abbé qui n'épargna pas l'argent. La fille fut endoctrinée, sifflée par lui; & dans peu de jours elles débutèrent dans le monde avec un équipage brillant, de belles livrées, & tout l'éclat qui pouvoit relever le prix de la conquête. L'Abbé

Fouquet, & c'étoit l'objet essentiel, avoit eu soin de les loger dans une maison qui avoit beaucoup de profondeur & une porte de derrière. C'est par là qu'on fit le projet de faire sortir le Cardinal, après s'être assuré de lui par force, dans le moment d'un rendez-vous donné par la demoiselle. Les gens du Cardinal l'auroient attendu de l'autre côté sans inquiétude, & n'auroient pas été surpris de le voir s'oublier dans une maison habitée par une aussi charmante personne. Il s'agissoit de faire connoissance avec le Cardinal de Retz. La Mère imagina le prétexte de lui demander sa protection auprès de Monsieur. La vue de la Fille détermina bien vîte le Prélat

à promettre tout ſon appui. La déclaration ſuivit de près, & les gens du Cardinal s'empreſsèrent auprès d'une perſonne dont la conquête enflammoit tous les deſirs de leur maître, & firent valoir ſa généroſité & ſon crédit. Mademoiſelle de Sainte-Hélène ne montra de réſiſtance que ce qui étoit néceſſaire pour irriter ſa paſſion, ſans le déſeſpérer. Elle parut flattée de l'effet que ſes charmes produiſoient ſur un homme qui fixoit l'attention de la France & de l'Europe. Enfin, au bout de peu de tems, elle eut l'air de ſe rendre, ſubjuguée par ſon éclat, ſéduite par ſon eſprit, & conſentit à un rendez-vous. On ne pourroit pas décider lequel fut plus





ſatisfait du Cardinal ou de l'Abbé Fouquet. La haine & l'amour dûrent ſe diſputer à qui l'attente de ce rendez-vous feroit éprouver un ſentiment de joie plus vif. Un incident dérangea tout. La demoiſelle avoit un Amant : elle lui fit confidence de la Tragi-comédie qu'on préparoit. Il étoit parent de Montréſor : il ne perdit pas un inſtant à l'inſtruire. Le Cardinal de Retz en fut pour les frais de ſon imagination, & l'Abbé Fouquet pour ſon argent.

Je tâchai de faire entendre au Cardinal de Retz le danger de prolonger les négociations, & la néceſſité d'accepter, ſans balancer, les offres qui lui étoient faites de la

ſur-intendance des affaires d'Italie, avec une ſomme pour payer ſes dettes. Je le vis pluſieurs fois; je le preſſai; mais il étoit obſédé par ſes Amis qui l'aveugloient ſur ſa ſituation. Voici ce queje lui écrivis dans un moment où je ne pus le voir, & qui précéda de peu ſon malheur.

« La conférence que vous avez » eue avec Monſieur a tout changé » pour vous. La Reine eſt perſuadée » que vous avez conſeillé des bar» ricades. Jugez de ſes ſentimens » d'après cette conviction, & s'il » vous convient de ſuivre une » générosité aveugle pour vos » Amis. Vous voulez des avanta» ges pour eux, tandis qu'il eſt

» question de votre ſalut. Chaque
» jour, chaque délai rend votre
» ſort plus incertain, votre ſitua-
» tion plus dangereuſe, parce qu'on
» invente de nouvelles calomnies,
» qu'on vous prête des démarches,
» des intrigues propres à jeter
» l'allarme dans la Cour. On dit à
» la Reine : quelle confiance pren-
» dre dans un homme qui, dans le
» moment qu'il vous aſſure de ſa
» ſoumiſſion, qu'il preſſe le retour
» du Roi, exhorte l'oncle du Roi
» à la revolte, & à s'emparer de
» de ſa perſonne ? On dit que vous
» négociez avec M. le Prince,
» que votre projet eſt de vous re-
» tirer à Mézières ou à Charleville,
» de lui livrer ces places, & de

» vous joindre entièrement à lui
» & aux Eſpagnols. Ce n'eſt point
» abandonner ſes Amis que de dé-
» rober au danger ſa liberté, & ſa
» vie qui peuvent un jour leur être
» utiles, lorſqu'on ne peut que
» riſquer l'un & l'autre ſans fruit :
» c'eſt ſervir leur intérêt que de
» ſonger à ſa ſûreté avant tout.
» Vous connoiſſez la violence du
» caractère des perſonnes qu'on
» conſulte ; & leurs ſcrupules, je
» crois, ne doivent pas vous raſſu-
» rer. Acceptez donc tout ; il en
» eſt tems encore : je voudrois vous
» ſavoir ſur la route de Rome.
» Souvenez-vous de votre prédic-
» tion à Monſieur : *Vous ſerez fils de*
» *France à Blois, & moi Cardinal*

» *à Vincennes*. La moitié en eſt
» vérifiée. Ceux qui vous entourent
» ont des intérêts, s'aveuglent ſur
» vos moyens. Je ſuis plus à portée
» de juger, & je n'ai aucun in-
» térêt. »

Vous ſavez que pluſieurs fois des rêves m'ont annoncé les évènemens intéreſſans de ma vie. Je n'ignore pas tout ce que la raiſon peut oppoſer de victorieux à ma crédulité; mais que peut la raiſon contre les faits, ainſi que contre le ſentiment? Il ne faut pas être doué d'un eſprit ſupérieur pour acquérir la démonſtration que les morts ne peuvent rien, & que les vivans ſeuls ſont à craindre. Je le donne au plus

brave : qu'il entre la nuit dans un caveau, qu'il y reſte une heure au milieu des cercueils, & qu'il me diſe s'il n'a pas éprouvé une ſecrette terreur. On fourre ſa tête dans ſes couvertures en entendant gronder l'orage, & l'on ſait bien que la foudre ne ſera pas arrêtée par cet obſtacle. On craint la nuit les revenans dont on plaiſante le jour. On eſt frappé des prédictions des devins. Les plus célèbres perſonnages de l'antiquité ne regardoient pas les ſonges comme indifférens ; ils ajoutoient foi aux prédictions, & peut-être la confiance qu'elles inſpiroient a ſoutenu plus d'un grand homme au milieu des revers & des infortunes qui auroient dû

l'abbattre : les eſpérances des deſtinées qui lui étoient annoncées, ont animé ſon courage prêt à s'éteindre. Qui peut ſe vanter de connoître l'eſſence de l'eſprit de l'homme, & ſes relations avec tout ce qui l'environne ? Qui peut aſſigner avec certitude les cauſes de ce qui ſe paſſe en nous pendant le ſommeil, expliquer comment les objets paroiſſent préſens, quand tout l'effort de l'imagination ne peut les rendre auſſi ſenſibles lorſqu'on eſt éveillé ? On voit des perſonnes abſentes, on converſe avec elles, & elles répondent ſuivant leur eſprit & leur caractère. On ſouffre enfin, & l'on eſt heureux réellement en ſonge. Pardonnez cette digreſſion

néceſſaire pour juſtifier ma crédulité. Je m'abandonne à vos plaiſanteries plutôt que de ne pas vous dévoiler mes foibleſſes, & ce qui eſt plus courageux, mes ridicules. Je reviens à mon ſonge. Il me ſembla une nuit en dormant, que j'étois dans une vaſte forêt, peuplée de divers animaux. Il y avoit des Lions, des Singes, des Tigres, des Renards. Un Cerf agile & audacieux, étoit pourſuivi par la plupart des animaux qui employoient contre lui la force & la ruſe; mais il échappoit ſouvent à leurs pièges par ſon inſtinct & ſa légèreté. Je voyois les embûches qu'on lui tendoit, & je l'avertis pluſieurs fois, ſans qu'il y fit grande attention.

Une jeune Biche blanche s'approcha de lui, & l'engagea à le ſuivre. Je tâchai vainement de le faire ſortir d'une route où je voyois des pièges habilement tendus. La Biche blanche l'entraîna, malgré mes conſeils & mes prières, & je le vis bientôt après pris dans le piège. Il y reſta quelque tems, & en ſortit privé de ſon bois, & eſtropié. Je me réveillai en ſurſaut, & le jour même j'appris que le Cardinal de Retz étoit arrêté. Madame de Leſdiguieres étoit la Biche blanche qui l'avoit égaré.

Un confident du Cardinal de Retz vint chez moi la nuit déguiſé, pour s'entretenir de ce triſte évé-

nement qui jeta la consternation parmi tous ses Amis. Après avoir épuisé tous les moyens de lui procurer sa liberté, dont aucun ne nous parut assuré : « il n'y en a qu'un, lui dis-je, de facile, d'infaillible, de prompt ; mais il exige la plus grande célérité pour l'exécution. La liberté du Cardinal de Retz, tout bien considéré, est entre les mains des Prêtres : la conduite courageuse du chapitre & des Curés, peut seule briser promptement les chaînes de leur Archevêque. Je ne répondrois pas qu'il sorte vivant de sa prison ; mais il faut passer pardessus cette crainte qui ne l'arrêteroit pas. Qu'on ferme les Eglises, que tous secours spirituels soient



réfusés pendant trois jours, & le Cardinal de Retz est en liberté le quatrième. La Cour tremblera ; le Public se soulèvera lorsque les enfans seront privés du baptême, lorsque les mourans demanderont en vain les Sacremens. Le peuple animé par le Coadjuteur a fait sortir Broussel de prison. Excité par tout le Clergé, consterné d'être sans Prêtres & sans Autels, le Peuple fera les plus grands efforts pour rétablir la communication interrompue avec le Ciel. Un grain de religion mis dans les affaires générales est mille fois plus à craindre que toutes les intrigues des Frondeurs. » Il fut de mon avis ; mais l'oncle du Cardinal de Retz, vieux, foible, jaloux de son

ſon neveu, n'oſa ou ne voulut pas embraſſer ce parti déciſif. Le chapitre n'agit que foiblement, & les verroux de Vincennes ſe fermèrent pour long-tems ſur le Cardinal de Retz.

Vous avez dû voir dans le cours des évènemens que je viens de vous faire parcourir, qu'il n'eſt aucun des perſonnages principaux qui ait ſu mettre à profit les momens déciſifs. Aucun d'eux n'a connu ſes forces ; & ni Monſieur, ni M. le Prince, n'ont jamais ſu préciſément ce qu'ils vouloient. Il m'eſt facile de vous convaincre de cette vérité, par un tableau en raccourci des fautes de chacun des Acteurs qui ont rempli la Scène.

M. le Prince auroit pu aſpirer à la régence ; c'étoit le ſeul objet digne de ſon ambition, & il n'en a jamais eu l'idée. Il a expoſé ſa liberté, ſa vie, & la fortune de ſa maiſon, pour le plaiſir de ne pas ſe contraindre, & par l'appas des plus foibles avantages. Il s'eſt ſéparé de la Cour vers laquelle ſon penchant l'attiroit, & il a fait la guerre civile à laquelle il répugnoit par principes.

Monſieur déteſtoit le Cardinal Mazarin, & il a pu dix fois le faire arrêter au Luxembourg, le livrer au Parlement, ou l'envoyer en Italie. Un moyen ſi ſimple n'eſt jamais tombé dans ſon eſprit. Il s'eſt

brouillé avec M. le Prince ; il a pu le faire arrêter chez lui, on lui en a donné le conseil, & il n'a pas osé. Il n'a eu qu'un pas à faire pour être Régent, & n'en a pas eu la velléité.

Le Cardinal de Retz a pu s'opposer à la rentrée du Roi à Paris, & il l'a précipitée contre l'avis de tous ses Amis & contre ses intérêts.

Enfin la Reine, avec tout le poids de l'autorité, environnée de tout l'éclat du Trône, avec des trésors à répandre pour diviser les partis & gagner les Chefs, avec des armées à ses ordres, s'est laissée réduire à fuir de sa capitale. . . . . *

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

* Il se trouve ici une lacune considérable.

César eſt le plus grand homme dont puiſſe ſe vanter l'humanité, parce qu'il eſt peut-être le ſeul qui ait ſu remplir tout ſon mérite.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ces Mémoires ne ſont point achevés : ils paroiſſent avoir été écrits vers 1664, avant que la Princeſſe Palatine, long-tems incrédule, enſuite incertaine, eut conſacré, ſans retour, ſa vie entière à la dévotion & à la plus auſtère pénitence. C'eſt à cette époque, ſans doute, qu'elle aura renoncé à continuer des Mémoires qu'elle ſe ſera repenti d'avoir commencés; elle les aura enſuite oubliés; peut-être aura-t-elle cru les avoir brûlés; peut-être ont-ils été conſervés par la perſonne à qui ils étoient adreſſés. On a trouvé jointe à ces Mémoires, une Lettre de la Princeſſe Palatine à Madame de Leſdiguieres, ſans datte, mais qui doit évidemment avoir été écrite vers la fin de Septembre 1661. Cette Lettre a la même authenticité que les Mémoires, avec leſquels d'ailleurs elle a une liaiſon ſenſible. Nous avons cru que le Public la verroit avec plaiſir, & qu'il nous ſauroit gré de n'avoir rien retranché du manuſcrit précieux que nous lui faiſons connoître.



# LETTRE

## DE MADAME LA PRINCESSE PALATINE A MADAME DE LESDIGUIERES.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Ce n'eſt point, Madame, un
» grand malheur pour notre Ami,
» comme quelques Perſonnes le
» penſent, que la diſgrace du Sur-
» Intendant. Il ne s'intéreſſoit à
» M. le Cardinal de Retz, que par
» le deſir d'enlever à M. le Tellier
» une négociation importante, &

Q iij

» par la manie d'attirer à lui toutes
» les affaires. Il ſe croyoit premier
» Miniſtre depuis ſix mois, & une
» partie du Public partageoit & fa-
» voriſoit par ſes empreſſemens
» cette illuſion. Il eſt bien ſimple
» que notre Ami, dans l'éloigne-
» ment où il eſt des affaires & des
» perſonnes, ſoit tombé dans la
» même erreur. Il y a eu bien des
» Miniſtres diſgraciés depuis trente
» ans; aucun n'eſt tombé avec
» tant d'éclat, & n'a inſpiré autant
» d'intérêt. L'acharnement de ſes
» ennemis redouble encore la com-
» paſſion publique. Il y a un grand
» nombre de Femmes qui n'oſent
» ſe montrer; ce ſont celles dont
» on a trouvé des Lettres, des

» Portraits, parmi les papiers du
» Sur-Intendant : on parle d'une
» grande cassette qui en est rem-
» plie, ainsi que de cheveux de
» toutes les couleurs ; le tout est
» étiqueté avec un ordre admira-
» ble, & qu'il seroit fort à desirer
» qu'il eût mis dans ses autres affai-
» res. Le Tellier paroît être dans
» une grande faveur, & Colbert,
» homme d'affaires du Cardinal
» Mazarin, destiné à succéder à
» M. Fouquet. Je crois que c'est
» à M. le Tellier que notre Ami
» doit s'adresser ; mais il le connoît
» de longue main, & doit être en
» garde contre ses ruses. Le Sur-
» Intendant plus décidé, plus gé-
» néreux, plus curieux de gloire,

» auroit mieux convenu à ses inté-
» rêts, & je le regretterois s'il avoit
» eu le crédit nécessaire ; mais
» depuis long-tems le Roi n'avoit
» nulle confiance en lui. Je ne
» puis être utile à notre Ami dans
» la position où je me trouve ; la
» plus noire ingratitude a été le
» prix dont on a payé mes services ;
» & la part que j'ai eue aux affaires,
» loin de servir à ma considéra-
» tion à la Cour, est un motif de
» défiance & d'éloignement. On
» me fait l'honneur de me crain-
» dre, & on supposeroit des pro-
» jets d'intrigue dans la plus sim-
» ple démarche que je ferois pour
» servir mes Amis. Je suis un
» Acteur hors de la Scène. Après

» les grands évènemens dont j'ai
» été témoin, où j'ai joué un rôle
» intéreſſant, les tracaſſeries de
» Cour me paroiſſent bien inſipi-
» des, & j'ai la plus grande indif-
» férence pour ce qui ſe paſſe. La
» Reine Mère eſt embarraſſée avec
» moi; elle m'a ſacrifiée à l'avi-
» dité d'un homme mourant, dont
» elle avoit à ſe plaindre, qu'elle
» n'aimoit plus : la foibleſſe ſera
» éternellement le défaut des Prin-
» ces. Ce qu'il y a de plus ſimple
» en apparence, c'eſt d'avoir une
» volonté, un ſentiment, & c'eſt
» ce qu'il y a de plus rare : les
» hommes ſont ſi bien familiariſés
» avec l'inconſtance & la foibleſſe,
» que celui qui veut conſtamment,

» & qui conſerve les mêmes ſenti-
» mens, paſſe pour extraordinaire.
» J'embellis ma maiſon, je cultive
» mes Amis, je m'entretiens du
» paſſé avec eux, & j'arrange mes
» affaires, auxquelles j'ai trop peu
» ſongé dans le tourbillon des
» grands intérêts qui m'ont agitée.
» Je me laiſſe aller à vous parler de
» moi, & mon projet en prenant la
» plume étoit de vous entretenir
» du Cardinal de Retz : je reviens
» à ce qui le regarde. La Cour a
» grande envie de finir ſon affaire,
» on conſentira à lui donner des
» revenus ; mais on le forcera à
» ne parler que de lui. Ce n'eſt
» plus le tems de compoſer pour
» ſes Amis, de faire un traité.

» Il eſt réduit à accepter un par-
» don ; ce ſeroit embrouiller ſes
» affaires, que chercher à y faire
» entrer les intérêts de ſes Amis.
» M. de Chandenier eſt malheu-
» reux, mais ſa charge eſt don-
» née, & ne lui ſera pas rendue.

» En m'occupant de l'arrange-
» ment du Cardinal de Retz avec la
» Cour, j'ai pouſſé mes réflexions
» plus loin, & je me ſuis demandé
» quelle ſeroit ſa place dans le
» monde, après le rôle qu'il a joué.

» Dans les premiers jours qu'il
» ſe montrera à la Cour, il fixera
» tous les regards, on s'empreſſera
» ſur ſes pas, & il pourroit bien

» prendre la curioſité pour de l'in-
» térêt & de la conſidération. Les
» Courtiſans chercheront dans ſes
» manières, ſa figure, ſes expreſ-
» ſions, la matière d'un ridicule,
» & avec tout ſon eſprit il y prê-
» tera peut-être ; ſix ans d'abſence
» de la Cour y rendent étranger,
» & l'on paſſe pour ridicule lorſ-
» qu'on ignore la mode & le jargon
» du moment. Quand la Ville &
» la Cour ſe feront raſſaſiées de la
» vue du Cardinal, qu'on aura
» épuiſé le chapitre de ſon traite-
» ment, de ſa réception, cité quel-
» que trait de ſa converſation, que
» les femmes & les gens à la mode
» auront jeté quelque ridicule ſur
» lui, il tombera dans l'oubli. Une

» Cour jeune, galante, occupée
» de bals & de comédies, s'em-
» barraſſera peu d'un homme qui
» aura l'air d'un Romain reſſuſcité.
» Quelques anciens Amis lui reſ-
» teront attachés, & quelques cer-
» veaux creux ſe perſuaderont qu'il
» pourra encore gouverner, &
» peut-être lui mettront cette chi-
» mère dans l'eſprit. Si le Cardinal
» de Retz avoit une grande for-
» tune, ſon rôle ſeroit moins em-
» barraſſant; la richeſſe eſt, après la
» faveur, ce qui attire le plus les
» hommes; il pourroit avoir une
» grande maiſon, accueillir les
» ſavans, les gens de mérite, &
» il deviendroit du bon air d'être
» admis chez lui. Mais notre Ami

» a des dettes immenſes, & je
» connois l'élevation de ſon ame,
» il ſe fera un devoir & une gloire
» de payer ce qu'il doit, de rendre
» à des Amis, qui l'ont généreuſe-
» ment ſecouru, des ſommes dont
» ils ſe ſont privés pour le faire
» ſubſiſter avec la dignité conve-
» nable. Tout bien examiné, il
» n'y a que trois partis à prendre.
» Le premier d'obtenir de ſe retirer
» à Rome, où il emporteroit ſa
» gloire & ſa réputation; mais à
» Rome un Cardinal eſt un per-
» ſonnage ſi conſidérable, qu'il ne
» lui eſt pas permis de vivre ſans
» faſte & ſans une grande magnifi-
» cence extérieure; il faut donc
» renoncer à ce parti qui auroit eu

» beaucoup d'avantages. Le ſecond
» de ſe retirer à Commercy, d'y
» vivre dans la ſolitude, la plus
» grande ſimplicité, & la pratique
» des vertus chrétiennes, d'y em-
» ployer ſon tems à écrire pour la
» défenſe de la Religion & l'édi-
» fication publique. S'il pouvoit
» adopter ce genre de vie, & le
» ſuivre conſtamment pendant dix
» années, il ſeroit un jour le
» premier homme de ſon ſiécle
» aux yeux des Gens du Monde,
» de la Cour, de la Ville, des
» Dévôts, du Peuple, de l'Europe.
» Ce ſeroit un nouveau St. Au-
» guſtin, connu comme lui par ſes
» égaremens, ſa converſion, &
» la ſublimité de ſon génie. La

» vie simple qu'il auroit menée
» l'auroit mis à portée d'acquitter
» ses dettes, & il se trouveroit
» après ces dix années un revenu
» immense. Il n'est point de place
» à laquelle il ne pût alors aspirer,
» porté par une réputation qui
» n'auroit rien d'égal au monde;
» il auroit à choisir dans les places
» de l'Eglise les plus éminentes,
» & obtiendroit peut-être la part
» qu'il voudroit au Gouvernement.
» Voilà un beau rêve que je fais,
» m'allez-vous dire. Hélas! je le
» sais; le premier joli minois que
» trouvera sur ses pas notre nou-
» veau St. Augustin, détruira l'é-
» difice de sa sainteté. Revenons
» à ce qu'il y a de plus simple:
qu'il

» qu'il vive à Commercy d'abord,
» enſuite à Paris, quand on lui
» permettra ; mais qu'il ne ſe
» laiſſe pas entraîner à l'enthou-
» ſiaſme du moment ; qu'il voie
» peu de monde, & qu'il évite les
» grands engagemens de cœur ;
» car vous connoiſſez notre Ami,
» s'il ſe prend de paſſion pour
» quelque intrigante, il ſera gou-
» verné par elle, & expoſé à don-
» ner dans tous les travers d'une
» ambition mal éteinte, qui em-
» braſſera des chimères faute de
» réalité. Voilà ce que j'avois à vous
» dire, Madame, ſur notre Ami,
» que vous êtes à portée plus que
» moi d'inſtruire & de conſeiller.
» M. de la Rochefoucault, à qui

» je montre ma Lettre, eſt de mon
» avis : c'eſt vous en dire aſſez. Il
» me charge au ſurplus de vous
» mander, quoique cela n'ait
» guères de rapport avec mon ſu-
» jet, qu'il perſiſte dans ce qu'il
» vous a dit ſur l'amour-propre
» & la coquetterie ; qu'il fera un
» petit traité pour prouver que la
» vertu ſeroit une qualité com-
» mune, s'il n'y avoit de femmes
» galantes que celles que le cœur
» ou les ſens déterminent. C'eſt un
» Obſervateur éclairé, & qui a
» une grande expérience ; il m'a
» cité des traits de Madame de
» Longueville, qui fortifient ſon
» opinion. A l'en croire, il apper-
» cevoit, dans tout, l'amour-propre

» de sa Princesse, & le voyoit sans
» cesse faire l'office de son cœur
» & de ses sens. Il l'aimoit passion-
» nément, & cependant dit-il,
» il me paroissoit évident dans les
» momens de réflexion, que le
» rôle qu'elle croyoit jouer par
» moi dans les affaires, étoit le
» seul principe de ses sentimens.
» M. de la Rochefoucault est peut-
» être un peu suspect, il est comme
» ces Médecins qui dans toutes les
» maladies voient celle qu'ils ont
» le plus particulièrement étudiée;
» mais enfin, il a des traits de lu-
» mière qui pénétrent jusqu'au fond
» du cœur, & je lui dois en partie
» de me connoître. Croyez-vous
» au reste qu'on soit sa propre dupe

» autant qu'on paroît l'être sou-
» vent ? que Madame de Chatillon
» par exemple, qui soutient des
» Thèses de grands sentimens, ne
» sache pas à quoi s'en tenir sur ses
» véritables dispositions ? Madame
» de M..... ne donne pas dans ce
» travers, elle se contente d'en im-
» poser par sa hardiesse : sans doute
» que, sans s'en rendre compte,
» elle pense comme le Cardinal de
» Retz, qu'il est beau d'être la
» première dans son genre, quelque
» mauvais qu'il soit, & que c'est
» un sûr moyen de ne jamais tom-
» ber dans le mépris. J'ai tout le
» loisir de faire à présent des ré-
» flexions morales ; il a été un tems
» où je me trouvois tombée de

» la convulſion dans la léthargie ;
» mais à préſent je ſens le prix
» d'une tranquillité que divers inté-
» rêts animent. Je vends des terres
» pour payer mes dettes, je marie
» des filles, & je m'occupe de mes
» enfans ; mes journées coulent
» plus rapidement, parce que je
» ne deſire pas ſi vivement le len-
» demain. Autrefois la vivacité de
» mes intérêts me faiſoit ſouhaiter
» d'ajouter un jour à un jour, pour
» atteindre promptement à l'objet
» qui excitoit mes deſirs ; & lorſ-
» qu'il ſe préſentoit, le plaiſir ou
» le ſuccès étoient toujours au-
» deſſous de la peinture que m'en
» avoit offerte mon imagination.
» Je me fais un grand plaiſir de

» songer que je causerai un jour
» dans le calme avec notre Ami.
» Il a vécu mille ans dans dix ou
» douze années, par la multitude
» de sentimens qui se sont succé-
» dé, la vivacité des passions qui
» l'ont agité, l'importance & la
» variété des affaires qui l'ont oc-
» cupé, des plaisirs qui l'ont eni-
» vré. Toutes ces diverses situations
» n'ont pas passé comme un ta-
» bleau mouvant, il a réfléchi à
» mesure qu'il agissoit & qu'il sen-
» toit. Il s'est fait des maximes
» d'après l'expérience, il pourroit
» faire un code de morale utile
» aux Rois, aux Princes & aux
» hommes de toute condition. J'ai
» vécu aussi quelques siécles, &

» j'ai obſervé. La démangeaiſon
» d'écrire me prend quelquefois;
» mais c'eſt Monſieur le Cardinal
» de Retz en qui elle ſeroit bien
» placée. Une choſe m'arrête dans
» le projet d'écrire : j'aime à tout
» dire, & une femme ne peut ja-
» mais dévoiler tous ſes ſentimens,
» expliquer par conſéquent le vrai
» principe de la plupart de ſes
» actions; de ſes divers engage-
» mens. Peut-être ſuccomberai-je
» à ce deſir. Autrefois je faiſois des
» confeſſions générales, & je crois
» que le plaiſir de parler de moi,
» de m'abandonner ſans inconvé-
» nient, entroit autant que la dé-
» votion dans cette effuſion de
» mes ſentimens, dans cette pein-



» ture fidèle de mes actions. Je sens
» que je fais un traité, & je ne
» comptois vous écrire que quel-
» ques lignes sur notre Ami. Je
» me laisse aller au plaisir de m'en-
» tretenir avec vous, & parce que
» je suis bien sûr que M. de Retz
» vous remettra fidèlement ma
» Lettre. On craint d'écrire en ce
» moment, on craint de parler,
» toute correspondance est sus-
» pecte depuis la disgrace du Sur-
» Intendant; on épie ses Amis,
» & les plus indifférentes connois-
» sances sont présentées comme
» des Amis par ceux qui desirent
» leur nuire. Je plains beaucoup
» Madame Duplessis Bellière, on
» dit qu'on a mis le scellé sur

» ſes papiers. Gourville n'eſt pas
» encore arrêté, mais on ne doute
» pas qu'il ne le ſoit. La conſter-
» nation eſt parmi tous les gens
» d'affaires ; ils s'attendent à une
» chambre de juſtice : frappez le
» Paſteur, & les brebis ſeront diſ-
» perſées. On fait mille alluſions
» ſur les lézards de Le Tellier, & la
» couleuvre de Colbert. Si l'on en
» croit les Courtiſans, le Roi gou-
» vernera par lui-même. Il prend
» goût au travail, il veut tout voir,
» tout ſigner, cela eſt beau à vingt-
» trois ans ; mais ſes fréquentes
» viſites dans la chambre des Filles
» d'honneur, font croire qu'il trou-
» vera qu'il eſt des moyens de paſ-
» ſer plus agréablement ſon tems.

» La chaſſe & les ballets ſont en-
» core de grands obſtacles. La ſai-
» ſon de la campagne commence
» à s'avancer : ne reviendrez-vous
» pas être témoin des grands chan-
» gemens qui ſe préparent ? J'ou-
» bliois de vous dire qu'il faut
» conſeiller au Cardinal de s'adreſ-
» ſer directement au Roi, ou à ſes
» Miniſtres. Les Négociateurs ne
» cherchent qu'à ſe rendre néceſ-
» ſaires, & compliquent les affai-
» res par le mélange de leurs inté-
» rêts. Tous ces Entremetteurs
» cherchent à ſe nuire & à l'em-
» porter, & il ſemble qu'ils pren-
» nent plaiſir à donner un air
» d'intrigue à leurs négociations.
» Que notre Ami ſe conſulte bien,

» qu'il conſulte M. de Caumartin
» qui eſt déſintéreſſé, zélé, &
» homme d'eſprit, & qu'il faſſe
» ſes propoſitions nettement. Des
» Abbayes & une ſomme d'argent
» la plus forte poſſible, voilà à
» quoi il faut ſe réduire. Adieu
» Madame, revenez ; ce ne ſera
» jamais aſſez tôt pour moi, & je
» dirai pour vous, car la vie des
» châteaux ne vous va pas. »

*FIN.*

